

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 89

EXPOSÉ
DE
QUELQUES REMÈDES
EMPLOYÉS EN PÉRIGORD

« L'étude des choses grandes et mystérieuses
est utile même à celui qui n'en acquiert que le
respect et la crainte d'en juger. »

MONTAIGNE, *Essais*.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Jeudi 24 Décembre 1931

PAR

Achille-Jean-Baptiste MAZET

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à DURAVEL (Lot), le 15 août 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		LEURET, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET
3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932. — N° 89

EXPOSÉ

DE

QUELQUES REMÈDES

EMPLOYÉS EN PÉRIGORD

« L'étude des choses grandes et mystérieuses
est utile même à celui qui n'en acquiert que le
respect et la crainte d'en juger. »

MONTAIGNE, *Essais*.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Jeudi 24 Décembre 1931

PAR

Achille-Jean-Baptiste MAZET

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à DURAVEL (Lot), le 15 août 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		LEURET, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS, AUCHÉ.

PROFESSEURS

MM.	MM.
Clinique médicale..... MAURIAC.	Zoologie et parasitologie..... MANDOUL.
id..... CASSAET.	Médecine expérimentale..... DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale..... CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique..... TEULIÈRES.
id..... BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..... ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales... CARLES.	Clinique gynécologique..... GUYOT.
Clinique d'accouchements..... ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants... CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique. SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale..... DELAUNAY.
Anatomie..... VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique... SIGALAS.
Anatomie générale et histologie..... G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques. BONNIN.
Physiologie..... PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques. PETGES.
Hygiène..... LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires. DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie..... LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales. ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic. RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie..... PORTMANN.
Chimie..... CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée..... LABAT.
Botanique et matière médicale..... BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.. SELLIER.
Pharmacie..... DUPOUY.	

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.
Anatomie..... DUBECO.	Chirurgie générale..... PAPIN.
id..... DUFOUR.	id..... JEANNENEY.
Physiologie..... FABRE.	id..... CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles..... R. SIGALAS.	id..... LOUBAT.
Médecine générale..... CREYX.	Obstétrique..... PERY.
id..... AUBERTIN.	id..... RIVIÈRE.
id..... DAMADE.	Ophtalmologie..... BEAUVIEUX.
id..... PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie..... JOULIA.
id..... DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie. VITTE
Maladies mentales..... PERRENS.	

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.	MM.
Clinique dentaire..... CAVALIÉ.	Puériculture..... FAUGÈRE.
Médecine opératoire..... PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.. GOLSE.
Accouchements..... RIVIÈRE.	Zoologie et parasitologie..... R. SIGALAS.
Ophtalmologie..... CABANNES.	

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE
DE MA GRAND'MERÈ I. MAZET

A TOUS LES MEDECINS DE MA FAMILLE

Puisque cette thèse me donne officiellement mon rang à leur suite et parmi eux, à tous, disparus et vivants, je l'offre. D'abord par gratitude pour avoir mis depuis quatre générations et su conserver dans ma famille cette atmosphère médicale que j'aime et pour m'avoir ainsi montré un chemin; ensuite parce qu'elle leur est due, ils en ont amassé la plupart des matériaux et aucun, je crois, n'en désavouerait l'esprit.

Leur souvenir et leur exemple sera pour moi la règle héréditaire que j'emporte dans la vie errante qui va être la mienne, et qui, si Dieu me prête vie, me ramènera plus tard dans mon pays pour y exercer la médecine, comme ils ont tous fait, à la campagne, chez nous.

JE L'OFFRE EN PARTICULIER

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PERE

LE DOCTEUR A. CASSAIGNES

Il aimait à répéter : « Oui !... tous mes petits-fils seront médecins. »

Je voudrais qu'il ait légué à celui-ci, avec sa passion de l'art de guérir, sa curiosité toujours en éveil pour les progrès de la médecine et sa prudence à condamner le passé.

A LA MEMOIRE DE MON FRERE PIERRE

A MA GRAND'MERE M. CASSAIGNES

A MA MERE — A MON PERE

A MES SOEURS — A MON FRERE

A MA TANTE M. MAZET

Pour ceux-là écrire ici mon affection et
ma reconnaissance serait sûrement les
diminuer.

A MES COLLABORATEURS ET COLLABORATRICES, A TOUS CEUX QUE
JE NE PEUX NOMMER ICI ET QUI M'ONT AIDÉ DE LEUR EXPÉ-
RIENCE, DE LEURS AVIS ET DE LEUR TRAVAIL. EN PARTICULIER
A MONSIEUR GEORGES ROCAL, QUI N'A CESSÉ DE ME PRODI-
GUER SES PLUS AIMABLES CONSEILS; A MONSIEUR CHAS-
TAING, CURÉ DU BOURNIQUEL, CHEZ QUI J'AI TOUJOURS TROUVÉ
UNE SI LARGE HOSPITALITÉ, ET A MONSIEUR L'ABBÉ GÉRARD
DUPIN DE SAINT-CYR. TRÈS RESPECTUEUSEMENT ET AFFEC-
TUEUSEMENT.

PAUCIS AMICIS

AU PERIGORD

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PERRENS

*Médecin-Chef de la Maison de Santé de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.*

Respectueux hommage.
Qu'il trouve ici l'expression de ma reconnaissance, de mon respect et de mon admiration.

AU DOCTEUR BALLARD

Accoucheur des Hôpitaux,

Au Périgourdin de Bordeaux.

A MES SUPERIEURS DE L'ECOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTE DE LA MARINE ET DES COLONIES

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de santé de la Marine
et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BRUGERE

*Ancien Directeur de l'Ecole principale du Service de santé de la Marine
et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier d'Académie.*

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

*Professeur de clinique médicale,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Pour l'honneur qu'il me fait en acceptant de présider cette thèse.

AVANT-PROPOS

Avant de commencer à exposer les recettes employées en Périgord, je tiens à remercier tous ceux qui ont bien voulu répondre à mon enquête et en particulier les médecins périgourdins et quercynois.

Ils retrouveront, dans cette anthologie que j'aurais voulue encore plus complète, leurs observations et leurs remarques.

Je voudrais qu'ils aient autant de plaisir à feuilleter cette thèse que j'en ai pris à lire leurs lettres et à écouter leurs récits qui ont été ma meilleure et ma plus vivante « Bibliographie ».

EXPOSÉ
DE
QUELQUES REMÈDES
EMPLOYÉS EN PÉRIGORD

AVERTISSEMENT

Dans sa thèse sur la sorcellerie médicale en Dordogne, le Docteur Odend'Hal ⁽¹⁾ cite sept observations. Sur ces sept observations, les deux premières sont de simples descriptions de deux sorciers, la troisième est prise dans un roman roman d'Eugène Le Roy, et voici ce qu'il a lui-même observé et contrôlé dans les quatre autres :

Observation III, de Mme T..., château de X..., près de Campagne. *Zona* diagnostiqué et rebelle au traitement médical : *guérie* en quelques minutes.

Observation IV, jeune X..., à Rouffignac. Deux verrues sur la main droite de la grosseur d'une lentille : *guéri* en quelques heures.

Observation V, juillet (1923), Mme T..., métayère, commune de Liorac. *Neurasthénique*, au lit depuis un an : *guérie*.

(1) Docteur Patrice Odend'Hal, Etude sur la sorcellerie médicale en Dordogne, thèse Bordeaux, n° 55, XII, 1923.

Observation VII, M. E. L..., Sigoulès. *Sciastique : amélioration temporaire très nette.*

Peu de statistiques médicales sont aussi bonnes, et cependant le Docteur Odend'Hal n'est pas suspect de partialité en faveur des remèdes de sorcier. Voici, entre autres passages, ce qu'il en dit :

« et malgré la stupidité évidente de ces remèdes, malgré les nombreux insuccès des sorciers, malgré les crimes qu'ils accomplissent au nom du surnaturel, le paysan continue et continuera à les écouter. » ⁽²⁾ Et après s'être plaint « de la mansuétude bien connue des tribunaux à l'égard des guérisseurs », il réclame au paragraphe IV de ses conclusions « l'application stricte de la loi du 30 novembre 1892 et l'application par les tribunaux, en cas de délit reconnu, de l'article 403 du Code pénal ».

Je pense que ce n'est là ni une conclusion nécessaire ni une méthode scientifique et féconde. Aussi, j'ai accueilli les vieux remèdes de mon pays avec plus d'indulgence, car, il me semble, l'évolution nécessaire n'exclut pas le respect et le maintien des traditions. En condamnant celles-ci sans être sûr de leur parfaite nocivité, on risque de se priver de connaissances utiles et quelquefois, nous dit l'histoire, fort longues à retrouver.

(2) Fin du chapitre sur les sorciers, p. 39.

PREMIERE PARTIE

LE CADRE ET LES PRATICIENS

pour servir d'introduction nécessaire
à la médecine de chez nous.

« Le Périgord est un pays montaigneux, pier-
reux, aspre et raboteux, pour la plus part chargé de
boscages y ayant principalement forces chasta-
gners qui y font le grand profit au peuple. »

« FRANÇOIS DES RUES (M. D C. VIII) (1).

I

Le pays et les revenants.

On le connaît par sa cuisine, ses truffes et ses oies, on connaît la vallée de la Dordogne, mais qui connaît le Périgord ?

Les vallées qui le creusent et par où des « pays bas » la civilisation est entrée ne le représentent pas en entier. On le connaîtrait mal si l'on s'arrêtait à la douceur aimable de Brantôme, à la riante vallée de la Vézère ou à la splendide plaine de la Dordogne : il n'y a là qu'une partie du Périgord. On peut l'entrevoir certes dans ces bastides entourées de remparts rébarbatifs qui, symboliquement, ne laissent entrer les autos qu'une à une.

Mais, pour le connaître, il faut quitter la route et abandonner le parler « français ».

Le Périgord, ce sont ces ruines hantées qui terminent des

(1) Description contenant les antiquitez, fondations et singularitez des plus célèbres villes, châteaux et places remarquables du Royaume de France avec les choses mémorables advenues en iceluy. A Constances, M. DC. VIII.

roches en forme de citadelles, c'est le pays dur, où les hommes n'abandonnent que peu à peu, aux hiboux et aux corneilles, les grottes qu'ils habitent⁽²⁾ et où les maisons sont en pierre depuis les fondations jusqu'à la « téoulade »⁽³⁾ pointue.

Là, dans ce pays pourtant bien secoué par les révolutions et les guerres, on croirait tenir le fil qui relie le passé au présent, et les légendes, la préhistoire et l'histoire se confondent.

Dans ces terres rouges, ondulantes et fouillées par les sangliers, on trouve des os rongés sans doute par les « cromagnons » de l'endroit et les pierres qu'ils ont taillées; sous ses bois de maigres chênes, des villages gaulois entiers sont ensevelis⁽⁴⁾ autour de leur « motte »⁽⁵⁾. Dans ces combes froides et humides dansent les « escontis »⁽⁶⁾ et si vous voyez un cercle plus vert dans les prés, c'est la place où les « saoultières » ont fait leur ronde.

Des aiguilles de genièvre sur des friches ternes, des troupeaux de moutons, des buis gigantesques qui cachent nos « peyro lebedo »⁽⁷⁾, des sources profondes cachées et sacrées auxquelles on rend encore un culte, des profondeurs de chênes verts, des châtaigniers et des noyers, voilà le Périgord, pays de rudesse chaude et de tendresse rude et cachée.

A chaque tournant on peut rencontrer le mauvais œil, à chaque carrefour de nos chemins le « drac »⁽⁸⁾ ou le loup-pérou⁽⁹⁾. Ecoutez plutôt :

Un de mes oncles, esprit mathématique et ennemi du surnaturel, racontait quelquefois, le soir : « J'allais avec deux métayers, livrer du tabac à Saint-Cyprien. Nous étions partis

(2) On en trouve encore dans les villages de Laroque, de Domme, de Castelnaud, etc.

(3) Téoulade : toiture.

(4) Comme à Bourniquel, près de Lalinde.

(5) Amas de terre, recouvrant des ossements, qui servait de tombeau aux Gaulois. Beaucoup de ces mottes ont donné leur nom à des villages.

(6) Esconti : feu follet.

(7) Traduction littérale : pierre levée, menhir gaulois.

(8) Drac : esprit mystérieux qui prenait souvent la forme d'un cheval.

(9) Loup-pérou : homme recouvert d'une peau de bête, qui errait la nuit pour expier un crime; le jour il reprenait la vie normale.

de Cadouin la nuit, car on n'allait pas vite dans les chemins étroits et ravinés de la Bessède.

» Au petit jour, celui qui précède l'aube, « lo punto d'albo »⁽¹⁰⁾, gelés, ramassés dans nos couvertures, nous ne parlions pas. Au milieu du bois la carriole grinçait dans le silence ouaté du brouillard. Comme nous montions une côte, un mendiant à pied et marchant vite nous dépasse.

« Bonjour.

« — Bonjour. »... et il disparaît dans la brume.

» Il pouvait bien être à 100 mètres en avant, quand j'entends derrière nous (comme je t'entends) le galop de deux chevaux sur la terre glacée.

» Les gendarmes, pensais-je. Et nous nous arrêtons dans l'ornière pour les laisser passer.

» Le galop se rapproche, arrive, s'éloigne, un coup de vent nous frôle... personne n'était passé !

» Mais quelques pas en avant, nous entendons dans le brouillard la voix du mendiant :

« Holà ! attention ! »

» Pris de peur, on fouette le cheval, on trotte pour rejoindre le compagnon. La route était droite... Nous ne l'avons jamais rattrapé. »

Mon oncle expliquait cela comme il pouvait :

« J'ai eu tout de même bien peur », disait-il.

A Bonnègre, Mme C... attendait son mari qui revenait chaque soir à cheval de Saint-Cyprien.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, elle entendit un bruit de galop. Quand il fut tout près, elle sortit sur sa porte. La nuit était fort claire, le bruit passa, mais elle ne vit rien.

Elle allait rentrer quand elle aperçut sur le tertre d'en face une lueur rougeâtre : son bois brûlait. Elle voulut se rendre compte, mais ses enfants pris de peur s'accrochèrent à ses jupes et l'empêchèrent d'y aller.

(10) Punto d'Albo : littéralement, pointe du blanc.

Le lendemain le mari, retardé, arriva au jour, et le bois était aussi vert que la veille.

C'est encore ces jeunes gens qui furent bien punis d'avoir voulu, un soir de Toussaint, attendre les sorcières à Casten-soul, lieu réputé en Sarladais pour leurs rendez-vous nocturnes.

A minuit, ils se séparèrent, riant de la crédulité publique.

L'un d'eux, avant de rentrer chez lui, s'étant arrêté, pour comble d'insulte, devant le buisson « del Folo », fut entouré, tout à coup, d'une grande lueur.

Son camarade sur la route avait soi-disant vu une étoile filante, mais lui était au lit, le lendemain, la bouche sèche avec la fièvre et secoué d'un tremblement nerveux ⁽¹¹⁾.

Ces histoires situeront, j'espère, et mes sorciers et mes remèdes dans le pays sauvage des pierres et des châtaignes, où l'hiver est long. Les « vénoiseuses » en les répétant, le soir, les entretiennent; en interdisant la sorcellerie, l'Eglise l'accrédite et perpétue ainsi cette croyance née d'un pays qui semble fait pour elle.

C'est dans cette atmosphère qu'il faut comprendre nos remèdes, étudier leurs déformations, et ne pas se hâter de les juger sur leur saleté, qui est ici naturelle, et sur leur forme extraordinaire qui se relie, tout simplement, au merveilleux qui est partout, par l'intermédiaire de la tradition chrétienne.

(11) Transmise par M. A..., de Domme.

II

Sorciers et sorcières. Devineurs et devineresses.

...Car sian li masco. E noun i'a causo
Qu'a nosto visto rèste clauso.
E mounté lou coumun vèi uno pèiro, un fouit,
Uno malandro, uno coundorso,
Le destrian, nautre, uno forço
Que dins sa rusco se bidorso,
Coume soute la raco un vin nouvèn que boui...

(*Mireio*, Cant VI.) (12).

Le Périgord est truffé de sorciers : ils sont partout. C'est dans l'arrière-boutique d'un hôtel borgne de Sarlat ou de Nontron qu'on les consulte un jour de foire. Comme les notaires, ils habitent les ruelles écartées des villages; quelques-uns vivent dans des maisons paisibles ignorées des étrangers, et ce ne sont pas les plus redoutables qui demeurent dans ces cabanes à demi effondrées perdues au milieu des bois.

Je ne veux pas établir ici leur liste complète, tel n'est pas l'objet de mon travail. Mais comme de l'imagination de la plupart d'entre eux sont nés certains remèdes, il est bon de les connaître et de voir comment ils agissaient et agissent encore pour capter la confiance de leur clientèle.

Voici quelques histoires dûment contrôlées :

Sans nul doute, Pipette⁽¹³⁾ était le plus célèbre. On venait le consulter de partout, même de Toulouse ! Sa renommée était si grande qu'elle dépassait, me dit-on, celle de l'actuel curé de Sagelas.

Un jour d'été, du haut d'une colline⁽¹⁴⁾ (les témoins vivent encore), des amis le pressaient de faire un tour :

« Pipette, fais-nous un tour ! »

(12) Traduction littérale : Car nous sommes les sorcières — et nulle chose à notre vue n'est cachée — et où le vulgaire voit une pierre, un fouet, — nous discernons, nous, une force, — qui dans son écorce se tourmente — comme sous le marc un vin nouveau qui bout.

(13) Pipette, sorcier de Domme, mort en 1910.

(14) La barre de Domme, promenade qui domine la vallée.

Dans la plaine, au bord de la Dordogne, on fauchait le pré de M. P...

« Voulez-vous que je les fasse battre ? » dit-il en montrant les faucheurs.

En même temps on vit les gens jeter leurs faux et se prendre au collet.

Personne n'était étonné et on comptait en riant les bons coups qui s'échangeaient en bas.

Cependant quelques scientifiques voulurent savoir la raison que les faucheurs donnaient à leur pugilat. Ils descendirent à Cénac et interrogèrent les braves gens qui ne comprirent pas leurs questions : ils ne s'étaient pas battus ⁽¹⁵⁾.

Un autre jour, il était allé veiller chez des voisins.

Les femmes le harcelaient.

« Pipette, fais-nous un tour !

— Et que voulez-vous que je vous fasse ?

— Ce que tu voudras.

— Ce que je voudrai ! Voulez-vous que je vous fasse tourner toutes nues au milieu de la chambre ? »

A ces mots toutes s'enfuirent, car, me dit l'une d'elles, nous savions bien que c'était possible ⁽¹⁶⁾.

N'avait-il pas, un jour de mauvaise humeur, fait danser à de pauvres vieilles une sarabande folle autour de la table de la cuisine ? Le plancher avait été, hélas ! copieusement arrosé. Elles étaient, sur son ordre, devenues incontinentes ⁽¹⁷⁾.

C'était encore lui qui, prenant entre ses deux mains une poignée de moût dans la « comporte » ^(17 bis) le changeait en bouquet et le plaçait sous le nez de chacun en disant : « Il ne faut pas le toucher. » « Et ça sentait bon ! » me dit un des témoins.

(15) Témoins oculaires : M. C..., garagiste à Sarlat; M. D..., cultivateur à Domme.

(16) M. D. C..., de Domme.

(17) Rapportée par M. M..., de Domme.

(17 bis) Comporte : sorte de demi-muid qui sert à transporter les raisins.

Avec un peu de « mique » il faisait un massepain et avec de la neige un bouquet de giroflées ⁽¹⁸⁾.

Il cumulait. Il était aussi devin, sachant, mieux que saint Antoine, faire découvrir les objets perdus.

Les mauvaises langues disent qu'il les cachait parfois pour avoir le plaisir de les faire trouver, mais personne ne peut l'affirmer.

Dans la région, il avait une concurrente, la Golotte de Doissac ⁽¹⁹⁾.

Par un jour brouillardoux et froid de novembre, le curé de Doissac et son enfant de cœur, revenant de porter le bon Dieu dans une métairie, entrèrent chez elle pour se chauffer. Ils la surprirent assise devant sa grande cheminée en train de faire bouillir, sur un maigre feu de sarments, un énorme pot noir.

Le curé n'était pas trop mal avec elle, elle pas trop mal avec le pasteur. L'un et l'autre étaient trop persuadés de leur valeur pour s'en vouloir, même un peu. Le curé riait de cette simple, et elle, souriait en songeant à toutes les messes qu'il avait dites, sans s'en douter, pour elle ou plutôt pour ses maléfices.

Sans façon, il découvrit le pot et, comme on n'y voyait guère, le porta sur le seuil. Dans la marmite fumante, un gros cœur de bœuf, lardé d'aiguilles à tricoter, nageait au milieu d'herbes odorantes.

C'était pour faire sécher un homme qui battait sa femme.

Un coup de pied ecclésiastique et vengeur renversa « lou toupi » et envoya dans la boue de la cour le cœur, les herbes et les espoirs de la pauvre battue ⁽²⁰⁾.

A chaque pas on en trouve : l'un se couvre d'une peau de bête et fait pendant des années le loup-garou. Il meurt dans des convulsions le jour où, venu à une veillée, quatre hommes lui arrachent sa pelure ⁽²¹⁾.

(18) Tradition générale.

(19) Doissac, commune près de Sarlat (Dordogne).

(20) M^e de B..., avocat à Sarlat.

(21) M. R..., Domme (Dordogne), mort en 1907.

C'est, près du château de Mespoulet, une sorcière qui lance le « mauvais œil », la sorcière de la Tire terrorise la région de Villefranche-de-Périgord.

A Jumilhac, on tremble devant l'anneau constellé et la queue de lézard du sorcier de la Jarousse⁽²²⁾.

On voit souvent des voitures arrêtées devant une pauvre maison de Mas Robert adossée au rocher d'où la pluie qui en coule l'hiver éteint le feu dans la cheminée.

De la maison de Magne-de-la-Forêt, la « Blanco » fait dire des messes et répand des sortilèges.

D'ailleurs, chaque vieille chez nous est un peu sorcière : L'une tire le feu, l'autre a le mauvais œil, la troisième devine et certaines président aux naissances comme les fées.

Mais on s'en amuse parfois, comme M. de C... qui, revenant de Sarlat un jour de foire, fit le blessé en passant le bac à Castelnaud, car il savait que la passeuse était une sorcière. Il arriva soutenu sous les aisselles par deux camarades. La femme s'enquit aussitôt de son mal et s'offrit avec empressement à le soigner. Ils allèrent donc chez elle. On le mit sur la table de la cuisine, on le maintint solidement pendant que la rebouteuse tirait son pied. « Quand elle commença à me faire mal, me dit-il, je poussai un grand cri. »

« Ça y est, fit elle.

— En effet, lui répondis-je. Je sens que cela va bien mieux », et je fis remuer mon pied d'abord un peu, puis davantage et enfin je me mis à danser dans la cuisine.

La vieille, ravie de son succès, ne me fit rien payer; elle nous offrit même un « chabrol ». On alla chercher des filles, on dansa et la soirée se termina par le jeu de « fouïssotiul » au milieu des rires et des cris⁽²³⁾.

Mais celle-ci n'était qu'une rebouteuse et nos jeunes gens étaient gais.

(22) Cf. *Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques au Périgord*, par Georges Rocal; Guitard, édit., Toulouse, 1922.

(23) M. C..., garagiste à Saint-Cyprien (Dordogne).

En général on craint davantage les sorciers, bien que l'on possède un moyen sûr et efficace, paraît-il, de les empêcher de vous nuire. Le voici :

Quand vous rencontrerez le regard bleu clair d'une sorcière, mettez vite la main dans la poche, retournez-la et prononcez à voix basse et très vite pour ne laisser aucun instant libre par où le mauvais sort pourrait agir :

« M'en douti, bieillo garso, mints' unó mèrdo di cloùgo. » (24).

Ou simplement, et le plus vite possible :

« M'en doùti, m'en doùti, m'en doùti... » (25).

III

Les curés et les rebouteux.

A l'exemple du père Gaucher, les curés de campagne s'occupent, en général, de botanique. Leurs longues courses solitaires les y incitent sans doute. En Périgord et dans le Haut-Quercy, les curés botanistes semblent être plus nombreux qu'ailleurs, peut-être parce que, comme l'écrivait François des Rues : « le païs de Périgord est fort propre pour les herboristes à cause du grand nombre de simples et herbes fort rares qui s'y trouvent. »

Quand on voit les malades et que l'on connaît les herbes, on sait en général leurs propriétés médicinales, et c'est peut-être pour cela que nos curés ont repris la tradition des médecins antiques qui étaient : devins, prêtres et mages.

Quoi qu'il en soit, ils florissent chez nous. C'est, près du Buisson, celui qui a la spécialité des pilules pour les brûlures; c'étaient, il y a quelques années, les trois curés de Segouzac, le bon curé de Boulocq. Celui de Saint-Chamassi guérit le

(24) Je m'en doute, vieille g...ce, mange une m.... de poule couveuse.

(25) Je m'en doute, je m'en doute....

(26) François des Rues, *Description...*

panaris; la pommade du curé de Saint-Astié, appelée « Tri-pou » à cause de sa présentation dans un boyau, est souveraine contre les maladies de peau. Elle est érigée maintenant en spécialité médicale ⁽²⁷⁾, forme moderne des remèdes de sorciers.

Mais que leur réputation est petite et que leurs recettes semblent maigres auprès de celles du pasteur de Sagelas!

C'est à Belvès le rendez-vous des éclopés des deux sexes, des vieilles et des vieux, de ceux qui ont suivi les spécialistes et qui sortent égrotauts de nos hôpitaux. C'est la longue théorie des yeux bandés, des bras en écharpe, des béquillards, et qui le soir emportent radieux, avec leurs cinq bouteilles, l'espoir de la guérison. Elle arrive parfois, même celle qui ne semble pas dans l'ordre ordinaire de la nature. Sans cela viendrait-on de Paris, de Bordeaux, de Vendée, d'Auvergne, de Toulouse et même d'Espagne?

Mais pour ceux qui s'étonneraient de la brièveté de ce chapitre, il faut se souvenir de ceci :

Tout en combattant au point de vue du dogme nos sorciers et en se riant, au nom de la science, de leurs remèdes, dans le silence de leur presbytère nos curés ont aussi leurs secrets : secret de pommade, secret d'élixir, secret de baume ou d'eau merveilleuse, mais, hélas! impossibles à connaître.

Car si nos sorciers possèdent un don, et un don est intransmissible, les curés n'ont qu'un secret — recueilli à grand'peine — et nous devons reconnaître qu'il est bien maigre le traitement de l'évêché!

Les rebouteux sont des spécialistes et ne font, comme chacun sait, que de l'orthopédie. Leur corporation est prospère. Forts, en général, d'une longue hérédité, augmentée elle-même d'une longue pratique, les rebouteux sont doués, pour la plupart, d'une grande habileté manuelle. Aussi attendent-ils, sans crainte, les jeunes médecins qui, pour la grande ma-

(27) Pharmacien de Sainte-Foy-la-Grande.

porité, n'ont jamais même vu réduire une fracture pendant leurs cinq années de stage à l'hôpital.

De nos jours pourtant, la vie est plus dure pour eux. Tout le monde est assuré et les Compagnies, soudoyées sans doute me dit l'un d'eux, ne reconnaissent que les médecins.

Pourtant on va les consulter encore et je puis assurer que beaucoup d'entre eux ne manquent pas de clients.

On les redoute, et certains les attaquent; mais, en général, les sages médecins périgourdiens leur laissent la paix et attendent, dans leur cabinet, l'échec à réparer ou le cas heureux qui les mettra eux-mêmes à l'ordre du jour.

Voici quelques observations :

M. X..., forgeron à Cénac (Dordogne), s'était donné un coup de masse sur le bras et avait le cubitus et le radius fracturés près du coude. Comme il manifestait son désir d'aller voir le rebouteux, son médecin, homme d'esprit et conciliant, le laissa faire. Sa fracture, sans déplacement, fut arrangée avec des attelles. Je l'ai vu. Il n'a aucune impotence fonctionnelle et frappe sur son enclume aussi fort qu'avant (28).

Mme de B... (29) s'est tordu un pied en descendant son escalier. Cependant, elle remue l'articulation. « Cela va passer » dit-elle. Au bout de huit jours, la douleur persistant, elle fut trouver son médecin, homme d'une grande expérience. Il l'examina attentivement, lui donna un liniment, des cachets et promit une guérison rapide. Mais elle avait beau se frotter, elle claudiquait toujours.

Un mois passe. Un samedi, elle rencontre un de ses amis, médecin de campagne au bon sens joyeux. Elle se plaint de son mal, elle ne peut marcher, elle explique son cas.

« Bah! Bah! fit-il, ça passera. »

Elle pouvait bien marcher, mais elle éprouvait de la gêne et souffrait toujours.

(28) Personnelle, octobre 1929.

(29) Personnelle, 1928.

En désespoir de cause, elle fut trouver un rebouteux célèbre qui lui fit mal. Le lendemain, elle était guérie et ne souffre plus depuis (30).

Transmise par M. R... (de Couze-et-Saint-Front) :

Des ouvriers remuaient des balles de chiffons à l'usine Dumas, du port de Couze, lorsque plusieurs balles tombent sur un ouvrier. On le crut écrasé. On l'apporte chez lui et on fait appeler le Docteur C... (de Varennes), le Docteur G..., et en troisième lieu le Docteur R... (de Beaumont). Ces trois Docteurs, se faisant aider d'une douzaine d'hommes de l'usine, essayèrent d'arranger la jambe. Comme ils n'y parvenaient pas, ils proposèrent d'endormir le malade. La famille refusa, et ils se retirèrent.

On fit alors appeler le rebouteux (31) qui se fit assister d'un seul homme tirant sur le pied avec une serviette. Dans cinq minutes, « ça a été fait », dit un témoin, il avait tout remis en place (32).

Cette observation n'aurait pas de saveur et on pourrait en douter si elle n'était pas confirmée par un jugement du Tribunal de Bergerac, car les médecins attaquèrent le rebouteux. Devant le résultat excellent on le condamna, pour la forme, à 15 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine, et les médecins lui demandèrent son secret. Il ne voulut pas, on le comprend, le leur dire, et l'amende et les frais furent couverts par une souscription publique.

On comprend maintenant pourquoi du haut en bas de l'échelle sociale, on va se faire soigner par certains rebouteux. Je dis certains, car les succès ne sont pas toujours beaux.

Tel, entre autres, le suivant :

« Un homme atteint de luxation de l'épaule refuse de se rendre à l'hôpital, sur mon conseil, pour la réduction. Il va trouver le rebou-

(30) Transmise par M. François Bouby, Conze — Saint-Front (Dordogne); accident arrivé en 1896.

(31) Calvès, de Sainte-Foy-de-Louga.

(32) Tribunal de Bergerac, 1896.

teux qui le tiraille, mais ne lui fait rien, bien entendu, que lui prendre 300 francs d'honoraires.

Six mois après, je revois le malade, la luxation était toujours là, désormais fixée et ankylosée (33) ».

Malgré tout, les rebouteux sont encore si réputés chez nous que j'ai vu récemment un chirurgien connu faire appeler en consultation, un rebouteux célèbre, pour une fracture de Pou-teau.

(33) Dr Pigeart de Gurbert, La Bachellière (Dordogne).

DEUXIEME PARTIE

LES MALADIES

OU LA RECHERCHE D'UN DIAGNOSTIC ETIOLOGIQUE PRECIS

« Félix qui potuit rerum cognoscere causas. »

I

L'Encontre.

Au lit d'un malade, on cherche la séméiologie des organes, afin d'étayer son diagnostic. Ceci est l'enfance de l'art; chez nous, on va plus loin. Que ce soit le foie, le rein ou la rate, qu'importe ! Il se portait bien, il va mal, pourquoi ? Quelle en est la cause ?

La cause, chez nous, c'est « l'encontre », le sorcier, les morts, ou même les saints.

L'encontre est un mal mystérieux, c'est la cause de la maladie elle-même. Elle échappe de ce fait à toute définition.

Il en existe trois grandes catégories : l'encontre d'air, l'encontre de terre et l'encontre d'eau.

On prend « l'encontre » d'air quand on a eu chaud et froid, à la chasse un matin de brouillard, en automne quand on soutire le vin, ou en été, pendant les moissons, lorsque, suant, on s'est assis à l'ombre d'un noyer. Elle se traduit cliniquement par toutes les affections de poitrine, depuis le simple rhume jusqu'au terrible « purési » (1).

(1) Purési : toutes les affections de poitrine, surtout la pleurésie.

L'encontre de terre arrive quand on s'est assis, par mégarde, sur une pierre qui recouvrait un crapaud, qui avait été souillée par le passage d'une salamandre où sur laquelle, la nuit, les « sautières », le « drac », le « loupérou », les escoutis avaient fait leur sabbat. Elle se résoud en rhumatismes, douleurs, sciatiques et lumbagos. Quant aux jolies filles qui ne « se voient plus », c'est l'encontre d'eau qu'elles ont « attrapée ».

Avant de commencer à soigner la maladie, la première chose à faire, c'est d'enlever la cause, c'est-à-dire l'encontre, et pour cela on « tire de part ».

« Tirer de part » est une méthode complexe. On l'emploie non seulement pour l'encontre, mais encore pour déterminer le saint ou le mort d'où vient tout le mal. Les façons de faire sont extraordinairement fantaisistes, et varient suivant les régions.

A Doissac, ce sont des fleurs; à Vergt-de-Biron, ce sont des feuilles de lierre que l'on met dans un verre d'eau. Chacune, à l'avance, désigne un saint, un mort ou une catégorie d'encontre. La première qui s'enfonce donne la clef du mystère.

Du côté de Nontron il faut de l'eau spéciale. L'eau où l'on a trouvé des crapauds ou des serpents est la plus réputée. On brûle ensuite des rameaux de coudrier, et leurs charbons sont placés dans le verre pendant que la sorcière récite un *Pater* et un *Ave*.

A Saint-Céré, ce sont des charbons de sarments de vigne qui désignent le mal. La défaiseuse d'encontre, à genoux devant la bassine où ils s'enfoncent, fait des signes de croix et marmotte une oraison inintelligible dont on connaît seulement les premiers mots :

« Un jour, Notre Seigneur rencontra l'encontre... » Mais que ce soit à Doissac, à Nontron ou ailleurs, on a par ce moyen désigné le coupable, et toute fière, la défaiseuse vous dit mystérieusement :

« Eh bé ! ça va bien, voyez-vous, c'est ce dont je me mé-

fiais. C'est une rencontre de terre que vous avez attrapée... »

Soit qu'on aille se faire « tirer de part », soit que la sorcière se dérange, il est bon de se munir de deux litres de vin, car aussitôt découverte l'encontre à son remède.

L'encontre d'air est justiciable du vin à haute dose « intus et extra », l'encontre de terre est conjurée par l'eau du sortilège qu'il faut boire en quantité, ce qui n'est pas d'ailleurs si bête.

Quant à l'encontre d'eau, je ne connais pas de remède, si ce n'est peut-être l'armoïse ou la rue ⁽²⁾.

II

Le mal des morts.

Tous ceux qui ont habité quelque temps le Périgord savent comme moi, qu'il n'y a que deux fêtes de l'église assidûment suivies par la population superstitieuse, paillarde, gaie, besogneuse et voltairienne : la Toussaint et les Rameaux.

Les Rameaux se perdent, et cette délicieuse fête d'enfants, avec ses lauriers garnis de chapelets roses, de demi-lunes et de colombes, a moins de succès qu'autrefois. Moins de gens rapportent de l'église, avec un peu d'eau bénite, la prospérité au foyer ; et cette année, lorsque M. le Curé, après avoir frappé trois coups à la porte, est rentré dans la nef, j'ai entendu moins longtemps le frisson des rameaux qui se courbaient sous sa bénédiction.

Mais le jour de la Toussaint est aussi silencieux, aussi triste que jadis.

Ce jour-là, c'est en général l'été de la Saint-Martin chez nous. Pourquoi sur le chemin ne rencontre-t-on personne ? Pourquoi, dans les cours des métairies, les feuilles s'accumu-

(2) Pour l'encontre, je n'ai pu donner la référence de tous les faits que j'énonçais. La question étant en général fort mal connue.

lent-elles, et sur les places des villages les chiens seuls se chauffent-ils au soleil ? C'est que ce jour-là tout le monde est au cimetière.

Ceux qui ne vont pas à l'église pour Pâques, ceux même qui n'y entrent pas le jour des enterrements, les jeunes qui dansent le dimanche et les vieilles qui ont trop de travail, sont venus, derrière le drap mortuaire, accompagner M. le Curé pour voir leurs morts.

Pourquoi ce jour-là, tenant gauchement leur chapeau près du crâne (par manque d'habitude de se découvrir), les hommes écoutent-ils des prières ? Pourquoi cette ferveur, pourquoi cette exception en faveur de la plus triste des fêtes de l'année ?

Ni la piété filiale, ni la religion ne l'expliquent, et je pense plutôt que c'est la crainte qui conduit surtout, ce jour-là, tout le monde au cimetière.

Car si nous sommes au pays de ceux qui disent et qui pensent quand ils se sentent inutiles :

« Je peux partir » (podi parti),

on dit aussi chez nous, en parlant du vieux :

« Il peut partir » (Pô parti).

Aussi, j'ai vu souvent des vieillards abandonnés, maltraités et même brutalisés, auxquels on calcule le prix du remède et à qui souvent, de peur d'une dépense inutile, on refuse l'opération nécessaire.

Aussi leurs fils et leurs filles se rendent bien compte qu'ils n'ont souvent pas fait tout leur devoir, et c'est pour cela, je pense, qu'on va au cimetière le jour de la Toussaint.

Il faut apaiser les morts, qui, sans cela, pourraient revenir chercher les enfants et faire abattre sur la famille des quantités de maux.

D'ailleurs, voici quelques faits qui montreront combien cette croyance est ancrée chez nous.

Comme pour l'encontre, on a « tiré de part », soit en famille, soit en présence d'un sorcier ou d'une sorcière, ce qui

vaut mieux. Aussitôt le parent découvert (et combien de raisons on trouve alors pour expliquer sa mauvaise action !), on lui promet des messes. Mais en attendant que le curé les dise, ce qui n'arrive pas toujours, car certains veulent des intentions plus pures, il ne faut pas que cet argent soit dans la maison. On le met donc dans une étable ou une cabane environnante (bien caché naturellement), moyennant quoi la petite Marguerite C..., actuellement mère d'un de nos confrères, eut la paix ⁽³⁾.

Depuis vingt-huit nuits, me raconte sa mère, elle était comme soulevée de son « brès » ⁽⁴⁾ et jetée à terre. Le Docteur X..., de Belvès, que nous connaissions bien le pauvre homme « n'y counéssio ré ».

Chaque fois qu'il venait, il donnait quelque chose en disant : « Co passoro. » Mais, comme ça ne passait pas nous avons tiré de part; la golotto est venue et nous a dit que c'était le grand-père.

Vous me croirez si vous voulez, mais la première nuit où l'argent fut dehors, ma fille ne fut plus tourmentée, et depuis elle va bien.

Tel autre enfant de Domme, âgé de 4 ans, avait des convulsions terribles. Ça le prenait régulièrement à 7 heures le matin et à 6 heures l'après-midi. Le pauvre petit devenait pâle, regardait fixement le mur en face en criant : « J'ai peur ! J'ai peur ! » Aussitôt il perdait connaissance, tordait ses bras et mettait sa tête comme celle d'un poulet troussé. Quelques minutes après, il reprenait ses esprits, tout pâle et un peu égaré. Les médecins le virent; cela ne passa — et brusquement — que lorsque la grand'mère eut fait dire simultanément trois services à Domme, trois messes chantées à Cénac et peut-être d'autres à Vitrac et à Belvès ⁽⁵⁾.

(3) Due à l'obligeance de Mme C..., de Belvès. Ceci se passait en janvier 1901.

(4) Brès : berceau.

(5) Transmis par M. Z..., de Domme. Après observation recueillie en mars 1928.

Mais hélas ! ce mal des morts ne se termine pas toujours aussi bien. Ecoutez plutôt cette histoire que m'a racontée récemment une brave métayère :

« J'avais couché mon petit, qui avait 2 ans, bien gaillard, bien portant, comme à l'ordinaire et j'étais revenue dans la cuisine pour « pétasser ». La porte était ouverte, et d'ailleurs le petit, une fois endormi, reposait d'ordinaire jusqu'au matin.

» Tout à coup, je lève les yeux... Pourquoi ?... Il n'avait ni crié ni fait aucun bruit... et je le vois qui s'était levé, qui était sorti du brès et qui venait à moi tout nu, rien qu'avec sa chemisette. Il ne pleurait pas, seulement il avait l'air d'avoir peur et me regardait sans rien dire.

» Je le prends tout étonnée, je réchauffe ses « pénous » tout refroidis sur les carreaux et, en lui parlant doucement, je vais le recoucher. Il se rendort et je reviens dans la cuisine reprendre mon travail. Mais j'étais comme quand il va faire orage, et souvent je regardais du côté de la chambre et j'écoutais.....

» Encore un bruit léger et voilà mon petit qui revient, sans rien dire, tout pâle de peur.

» Trois fois je l'ai recouché, et ça a recommencé trois fois...

» J'ai bien compris alors que le pauvre petit était obligé d'écouter qui l'appelait.

» Je l'ai bien recouché et bien bercé ; mais la fièvre l'a pris, et il est mort après trois jours. Et il serrait tellement les dents, le pauvret, qu'il a craché sa langue.

» Les médecins sont bien venus, mais pensez, ils ne pouvaient rien faire contre ça . » (6).

Les histoires de ce genre pullulent, c'est Pipette de Domme, qui disait un jour à une de ses clientes : « Vous ne savez pas ce que vous avez. »

On le somma de s'expliquer.

(6) Survenu en décembre 1908 aux environs de Vitrac. (Personnelle.)

C'était, à son avis, sa mère, morte il y a une vingtaine d'années, qui « la tenait là ».

Tout le monde éclata de rire, mais Pipette en colère dit au frère aîné : « Viens donc au cimetière avec moi pour qu'elle te donne une gifle » (7) et, bien entendu, l'expérience ne fut pas faite.

C'est encore un médecin, qui, appelé pour constater le décès d'un enfant, s'étonnait violemment qu'on n'ait pas eu recours aux lumières de la science. Et comme il accusait les parents d'avoir laissé mourir leur petit : « Voyez, dit la mère en découvrant le cadavre, voyez la marque de ses doigts ! » Et il vit, en effet, entre les côtes saillantes de l'enfant trois ou quatre traînées vertes, début de décomposition.

« Eh bien ! dit le docteur en partant, une autre fois, tâchez de l'aider un peu moins le vieux. » (8).

Ils sont partout. Mais ils s'attaquent surtout aux petits, peut-être par besoin de tendresse égoïste, cette tendresse qui leur a tant manquée à la fin de leurs jours.

III

Le mal des saints.

Quand on a conjuré l'encontre, quand on a tiré de part pour les morts, il faut encore penser aux saints.

Et ils ne sont pas toujours commodes, nos saints périgour-dins.

Pipette le savait bien, lui qui, pour guérir la femme F... (9), était obligé d'aller travailler de minuit à 1 heure du matin chez son saint, à Sainte-Nathalène, et comme la guérison ne venait pas vite :

« C'est qu'il a la tête dure, disait-il. »

(7) Procès de Pipette. Domme, 1898, n° 70.

(8) Docteur Franc, Sarlat, vers 1900.

(9) Du port de Domme.

« Il faut taper dessus, répondait la malade dans sa hâte de guérir (10). »

Mais les saints sont nombreux au paradis.

Quel est celui qui fait le mal ?

Est-ce celui qui, quelque peu oublié, veut essayer de faire redorer sa statue ou rajeunir son vieux culte ?...

Les doutes se posent d'abord sur les patrons, et un bon sorcier comme Pipette ne manquait jamais de demander à ses malades leur acte de baptême.

Si ce n'est pas le patron, un sorcier vient pour découvrir le coupable. Il laisse tomber dans un chaudron quelques sarments de vigne calcinés :

« Saint Siméon..., saint Eutrope... et, plus bas..., saint Sécaïre »

Le charbon sombre, c'était sûr... C'est toujours lui !

C'est le plus méchant, ce saint de Brantôme ! Dans la région on ne prononce son nom qu'à voix basse et on l'appelle : « Le mauvais. » C'est à lui qu'on fait dire des messes. Les messes sèches sont les meilleures, mais sont difficiles à obtenir. On en demande encore souvent comme l'affirme, entre autres, M. le Curé de Sainte-Foie-de-Longat, près de Saint-Alvère.

Autrefois, suivant une ancienne coutume magique, on achetait des poupées de cire dont on faisait fondre ou abîmait une partie en invoquant saint Sécaïre, dans l'intention de faire sécher la partie mutilée, quand ce n'était pas la victime entière (11).

Autour de ce mauvais saint Sécaïre que de grands saints qui donnent de petits maux. Je n'en citerai que quelques-uns

(10) Procès de Pipette. Domme, n° 70, 1898.

(11) Mais aujourd'hui cette coutume a à peu près complètement disparu; il n'en reste qu'un vestige encore employé. Les Périgourdines qui trouvent leur mari trop prolifique portent sur l'autel de saint Sécaïre pliée dans du papier, une queue de lézard. — (Dr Ballard, Bordeaux. M. l'abbé Julien, curé de Saint-Saud.)

et renvoie pour les autres au livre si complet de Georges Rocal ⁽¹²⁾.

Saint Paul et saint Etienne donnent le mal de peur aux enfants; saint Avit, des rhumatismes (son église est si froide!); saint Front et saint Mémoire, à Périgueux, donnent le mal de tête, comme leur nom l'indique, mais aussi et pourquoi ? saint Hilaire, à Sarrazac ? Saint Jacques donne des engelures. Saint Yrieix, à Saint-Germain-des-Prés, donne la « fouïre » ⁽¹³⁾, etc.

Mais ces saints, sauf peut-être saint Sécaire, sont de braves gens. S'ils vous frappent, c'est qu'ils vous aiment, et ils ne demandent qu'à vous guérir. Une pièce de cent sous a raison de leur colère et, somme toute, leur mal est bien moins grave que celui des morts.

Les curés quelque peu intransigeants sont leurs principaux ennemis en empêchant les fidèles de faire dire des messes à leur intention.

Et voilà pourquoi saints, sorciers et malades s'entendent si bien chez nous.

IV

Le mauvais œil, ou la quatrième cause des maladies périgourdines.

Ap chant III de *Mireille*, on peut lire le récit de l'influence maligne du mauvais œil.

Zeu, une magnanarelle, avait de beaux cocons et en était fière, elle les faisait voir à toutes ses voisines. Un jour, elle les trouve frippés : « J'ai laissé la fenêtre ouverte, pense-t-elle, et c'est le vent qui les a plâtrés. » La vieille sorcière Taven, qui écoute l'histoire, lui dit alors :

Di verinado que l'iue lanço
Quand dins la tèsto briho è danso,
Fague Taven n'as donc doutanço ?

(De l'œillade que l'œil lance quand dans la tête il brille et danse, dit Taven, en doutes-tu ?) ⁽¹⁴⁾.

(12) Georges Rocal, *Le vieux Périgord*.

(13) Fouïre : diarrhée. /

(14) *Mireio*, cant. III.

Et elle lui explique comment la voisine, d'un regard envieux, a dû faire tout le mal.

Cette croyance n'est pas seulement provençale, chez nous personne ne doute de l'influence du mauvais œil, et on n'oublie pas de discuter cette cause parmi les étiologies mystérieuses et possibles des maladies qui frappent mes compatriotes.

A l'origine, le mauvais œil est un regard chargé de haine et de volonté de nuire.

Plus tard, il a perdu de sa valeur par l'usage qu'on en a fait et il est devenu l'apanage des sorcières et de quelques personnes chez lesquelles il est transmis par hérédité.

C'est ainsi que la Pintoulette, dont la maison de Castelnau est bâtie près de la rivière, était responsable, quand elle se mettait à sa fenêtre, des bancs de sable et des rochers que les pêcheurs pouvaient rencontrer jusqu'à Beynac.

Pipette aussi avait le mauvais œil. Et quand ils croisaient son regard, je connais de braves gens qui faisaient tourner l'âne et revenaient à l'étable lui enlever le bât : « A quoi bon sortir!... aujourd'hui, il ne ferait rien de bon. »

Malheur en effet à celui qui brave ce regard. N'était-ce pas là la cause de cette maladie mystérieuse de l'une de mes voisines? ⁽¹⁵⁾.

Sa névralgie faciale, mal qu'on n'avait jamais vu dans le pays, venait de ce qu'elle devait de l'argent à la sorcière et qu'elle mettait peut-être un peu de mauvaise volonté à le rendre.

Quoi qu'il en soit, personne ne voulait la soigner avant qu'elle eût restitué, car aider un coupable n'est-ce pas être un peu coupable soi-même et s'attirer à un carrefour un regard vengeur clair et perçant? On s'explique le mal des morts par la croyance aux revenants et à l'immortalité de l'âme; l'encontre n'est qu'une classification assez judicieuse de certaines maladies et les saints ne donnent que ce qu'ils peuvent guérir.

(15) Mme C..., de Domme, âgée de 53 ans. Observation au mois d'août 1916.
MAZET 3

Mais que dire du mauvais œil ? Pour le défendre, ou plutôt l'expliquer, interrogeons une sorcière. Et laquelle ! Cette Taven de Mistral qui l'explique si bien à Mireille et ses magnanarelles :

« Oh ! insensé qui avec le scalpel fouillant la mort crois savoir la vertu de l'abeille et le secret du miel, sais-tu bien si, avant terme, ne peut un regard luisant et fixe tordre le germe de la femme, des vaches mamelues tarir le pis.

» Les oisillons sont ensorcelés au seul aspect de la chouette, et au regard du serpent tombent soudain les oies... Et toi, sous l'œil de l'homme, tu veux qu'un ver ne s'endorme pas ? » (16).

Voilà ce que dit Mistral. Et il y a peut-être une part de vérité dans cette croyance si commune qu'elle a été chantée par les poètes.

Puisque la télépathie existe, que l'hypnotisme n'est contesté par personne, puisque nous ignorons les causes de la vie et celles des maladies, de ce déséquilibre qui se fait en nous tout d'un coup, pourquoi un regard puissant, un regard chargé de sentiments violents, ne pourrait détraquer le mécanisme de notre santé instable ?

On a tendance à expliquer tout par des causes naturelles ou plutôt par nos seules connaissances ; n'est-ce pas là précisément à priori une occasion d'erreur ?

Mais on aime mieux la solution simple et, j'en conviens, plus pratique, et que de gens pensent ce que Zeus disait en voyant ses cocons frippés : « J'ai laissé la fenêtre ouverte, et c'est le vent qui me les a plâtrés. », oui, c'est le vent !...

Mais un vieux de chez nous dirait avec un sourire à peine perceptible au coin des yeux cet intraduisible :

Béléou ? (17)....

(16) Mireïo, cant. III.

(17) Béléou : peut-être ; qui sait ? ; quand on ne se prononce ni pour ni contre.

TROISIEME PARTIE

LE TRAITEMENT

Ses divers modes. Méthodes diverses.

O belèou, uno souleiado
Faguè Vincèn, vous a'mbriado.
Sabe, dis, uno viéio aperamount i Bau
(Le dïson Taven) vous assaigo
Ben sus lou front un got plen d'aigo
E léu, di cervello embriaigo
Li rui escounjura gisclou dins lou cristou.

(*Mireïo*, cant II.)

I

Remèdes de sorciers.

Une fois qu'on a trouvé la cause de la maladie, que ce soit l'encontre, le mal des morts ou celui des saints, on peut, après l'avoir conjurée, soigner son malade.

Les remèdes, les méthodes, sont infiniment variés; aussi, pour mettre plus de clarté dans cette thérapeutique fantaisiste et compliquée, j'étudierai cette partie ainsi qu'il suit :

Les remèdes de sorciers;
Le traitement par les plantes;
Les recettes de nos mémés.

De tous les remèdes, ceux des sorciers sont les plus bizarres, et c'est naturel, car, étant à l'origine un don, et transmis par hérédité, ils ne sont en réalité que le produit d'une imagination dévergondée et échappent de ce fait à toute règle.

Je dois le reconnaître, ils ont généralement un succès très inégal, du moins dans les observations que j'ai recueillies.

Peut-être aussi les miraculés ont-ils gardé le silence, ne voulant pas livrer au profane que je suis le nom de leur bienfaiteur.

Quoi qu'il en soit, en voici quelques échantillons collationnés avec la plus grande impartialité et, pour chacun d'eux, la plus grande chance de certitude historique.

Ceci se passait dans une des principales maisons de Cénac, située sur le bord de la route de Sarlat.

Ce premier dimanche de septembre, profitant de la présence de Pipette à la « Bottò » (1), M. de B... l'avait fait appeler. Il souffrait en effet de fièvres contractées dans les marais de Belvès, et qui faisaient perdre leur latin aux Docteurs Chayrou et de Molènes.

Toute la famille était réunie sur la terrasse, lorsque Pipette entra, son cabas à la main :

« Bonjour!

— Bonjour à tous!

— On m'a dit que vous guérissiez les fièvres. Est-ce vrai?

— Oui.

— Eh bien! essayez sur moi. »

Il ordonna plusieurs choses, entre autres de l'eau rouillée et la tisane d'une herbe qu'il tira de son cabas, puis, comme à l'habitude, il demanda :

« Voulez-vous, Monsieur, que je LE fasse passer dans un homme ou dans un bête? »

— Je ne suis pas méchant, répondit le malade; dans une bête, va! »

A ce moment, une hirondelle passe, s'accroche au fil de fer de la sonnette qui traversait la terrasse et tombe morte à leurs pieds.

« Cò y ès, Moussu » (2), dit Pipette.

(1) Botto : Fête votive locale.

(2) Ça y est, Monsieur.

Malheureusement, les fièvres ne furent pas guéries (3).

N'allez pas croire que ce fut là un hasard, une chance, un cas isolé. Les sorciers savent profiter de toutes les occasions, et — qui sait ? — les créer quelquefois; ils savent aussi faire passer les maladies dans les plantes.

« Tenez-vous bien à ce peuplier », disait un sorcier à quelqu'un qu'il venait de guérir. L'autre ne répondait pas...
?...

« Alors, si ça ne vous fait rien, je vais faire passer les fièvres dans votre arbre. »

Le peuplier, ainsi contaminé, mourait bientôt après (4).

Comment après cela ne pas se croire guéri, comment douter des sorciers ? Aussi ont-ils une énorme clientèle et fort docile, comme vous allez voir :

Un ménage périgourdin se désolait de ne pas avoir d'enfants; c'était le chagrin de leur vie.

Ils avaient prié, récité des neuvaines, ils étaient allés en pèlerinage toucher ou se frotter à tous les verrous sacrés de la région, les saints spécialistes avaient été invoqués; ils avaient fait enfin tout ce qu'ils pouvaient et toujours sans aucun résultat.

L'homme avait 40 ans, la femme 36. Lassés, ils allèrent trouver le sorcier, lui expliquèrent leur cas.

« J'en fais mon affaire », répondit celui-ci au mari, revenez me voir à la lune montante, trois jours après la disparition des règles de votre femme. »

Au jour dit, ils revinrent tout joyeux, mais humbles et émus. « Il faut, leur dit le sorcier, faire une omelette spéciale : procurez-vous donc une grosse poignée de crottes de rat, du poivre de Cayenne, des oignons. Il faudra aussi trois poils, mais de cela ne vous préoccupez pas. Préparez encore un baquet assez grand pour que deux hommes puissent y entrer et prendre un bain ensemble. Je viendrai chez vous ce soir, à 9 heures.

Malgré les résistances de la femme (qui sont consignées dans

(3) Transmis par Martin, de B..., témoin oculaire.

(4) Transmis par M^e Vedrenne (Daglau).

le procès que j'ai sous les yeux), le sorcier choisit, silencieusement et longuement, trois poils sur le pubis de chacun des deux époux, il les incorpora à l'omelette en plus des condiments exposés plus haut et, ayant vérifié que les époux la mangeaient, se retira en leur recommandant de faire chauffer, pour minuit, l'eau du bain.

Quand les douze coups sonnèrent, il entra, le cabas à la main.

Un grand baquet de bois, haut de 1 mètre, était au milieu de la cuisine; on y mit de l'eau.

Il leur ordonna alors de se dévêtir complètement devant lui. Comme ils avaient versé des arrhes, la résistance fut de courte durée, et ils entrèrent tous deux dans l'eau terriblement chaude.

« Ils en furent aussitôt tout congestionnés, dit-on dans le procès-verbal. » (3). Alors, rapprochant les sexes, le sorcier aida la nature, puis, en marmotant des invocations et des prières, des imprécations contre les noueurs d'aiguillette, il noua ensemble trois touffes de poils du pubis de chacun des conjoints.

Au bout d'une demi-heure, en grand mystère, il coupa leurs liens avec un vieux couteau.

Je ne crois pas que l'expérience ait réussi. Aucun témoin ne l'a affirmé et je ne le pense pas, car sans cela pourquoi les époux auraient-ils attaqué le sorcier en dommages et intérêts ?

Malgré cet échec, il employait souvent les trois poils soit comme aphrodisiaque, soit, ce qui revient au même, pour raccommoder les ménages brouillés. Quelquefois avec succès. Témoin le procès qu'il eut au sujet du « gaoufré » :

C'était pour une boulangère d'une quarantaine d'années, fort appétissante encore, disent les anciens. Son mari la délaissait et, la douceur au foyer conjugal lui manquant, elle alla trouver le sorcier.

Il lui ordonna de faire une gaufre avec trois poils pris : un sous l'aisselle droite, un sous l'aisselle gauche, le troisième sur le pubis, et de la faire manger à son mari. Il prit 200 francs pour la consultation.

(3) Procès de X... et Y..., Archives de Dommes, 1889.

Quelques mois après, malgré un progrès évident, elle n'était pas encore satisfaite, aussi vint-elle retrouver le sorcier. Mais, comme pour donner plus d'efficacité au remède, il voulait cueillir lui-même les trois poils, elle se « rebiffa » et rentra chez elle.

Le remède avait pourtant si bien réussi que c'est le mari en personne qui attaqua le sorcier en dommages et intérêts.

Celui-ci ne fut, grâce à sa défense, condamné qu'à restitution et aux dépens (6).

Si nos remèdes de sorciers sont toujours mystérieux, ils cachent parfois des substances bien ordinaires, comme cette célèbre poudre que donnait *Lou Tsàpo*. C'était de la poudre de chasse noire qu'il ordonnait à nos dilatés gastriques et à nos venteux Périgourains. Le charbon et le salpêtre faisaient leur effet.

Son diagnostic, malheureusement, était quelquefois imprécis. C'est ainsi qu'entrant un jour chez une hydropique « del Solo », qui faisait le désespoir des médecins. « C'est des vents, fit-il, les médecins n'y connaissent rien, je vais la guérir », et il ordonna sa poudre (7).

Sa réputation était si grande que le résultat ne l'entama pas.

Le sorcier de Daglan eut plus de succès pour le traitement des fièvres de son client. Tirant sur les doigts du malade comme sur le pis d'une vache, il en faisait sortir de l'eau, chargée sans doute de plasmodiums, car le malade — qui vit encore — fut guéri, et en témoigna sous foi du serment.

Lo Clòretto s'était spécialisée dans la psychiatrie, mais, pas plus que *Lou Tsàpo*, n'était toujours heureuse dans ses cures. Du côté de Villeneuve-en-Agenais, où elle avait entrepris la guérison d'un maniaque, elle s'était fait enfermer avec lui dans le fournil. Les parents, devant la porte, entendirent des cris et le bruit d'une bataille. Ils la délivrèrent, et elle racontait plus tard à un de ses vieux amis :

(6) M^e de B..., Sarlat.

(7) Dr Ferrière, Gourdon (Lot).

« L'y tournorai pu, mouñ paouré Moniol, ô manqua mé tua », ce qui se traduit en français : « Je ne recommencerai plus, mon pauvre Magnol, il a failli me tuer! » (8).

Les médications varient avec chacun, quelquefois suivies de succès, quelquefois suivies d'échecs, tout comme en médecine, hélas! Tantôt ce sont des herbes : « J'avais les fièvres, le médecin n'y avait rien connu. Pasquet me fit prendre une herbe qui me guérit. » (9). Tantôt il faut suspendre une araignée vivante dans un sachet au cou du malade (10). Celui-ci fait enterrer des plantes dont la pourriture marquera la fin de la maladie (11), cet autre ordonne à un père de famille, pour guérir son enfant, de quêter sou par sou devant les portes une somme de 20 francs (12). Tel sorcier ordonne à un couple de Rampieu, 1.200 chapelets, quelque chose comme 6.000 *Pater* et 60.000 *Ave* (13). Leur imagination ne s'arrête pas là. Un malade est obligé d'aller ramasser, dans la Dordogne, 13 cailloux blancs, et de les déposer un par un, à chaque croix de carrefour, entre minuit et 1 heure du matin (14), etc.

Mais le plus souvent ce sont des messes ou de l'argent qui font gagner le curé plus que le pharmacien, comme le prouve la savoureuse déposition suivante :

Il y a treize mois, ma petite sœur était malade: Mes parents consultèrent Pasquet. Il leur dit de mettre une pièce de 50 centimes sous la nappe de l'autel de l'église. Ma mère me remit une pièce et je la portai sous la nappe. Ma petite sœur ne guérit pas et je ne sais ce que la pièce est devenue (15).

Beaucoup de femmes, qui n'ont même pas la réputation de sorcières, ont le pouvoir de « tirer le feu ». Il en existe à

(8) Dr Ferrière, Gourdon (Lot).

(9) Procès-verbal justice de paix de Domme, 1889, témoin n° 4.

(10) Dr Laplace, Saint-Céré.

(11) Pipette, de Domme.

(12) Récemment observé par le Dr de Blazac, Puy-l'Evêque.

(13) G. Rocal.

(14) Procès de Sarlat. M^e C..., avocat, Sarlat.

(15) Justice de paix de Domme, Archives, 1880.

Sarlat, à Nontron, à Sainte-Nathalène, à Cénac, bref, dans tout le Périgord.

« Tirer le feu » n'est pas guérir la brûlure : c'est simplement lui faire perdre sa nocivité et — ce qui est bien quelque chose — enlever au patient la douleur. Ce don est accordé au septième enfant d'une famille ou à celui, ou celle, qui est né le 25 décembre.

La formule employée dans ce cas est à peu près la suivante, avec des variantes ajoutées par chacune :

Feu,
Perds ta chaleur,
Comme Judas
Perd ses couleurs
Au jardin des Olives (16).

Voici une histoire arrivée à un médecin de la région :

Une nuit on vint me chercher pour un enfant qui était tombé dans de l'eau bouillante. En arrivant, je trouvai auprès du lit du petit malade celle qui faisait partir le feu. Elle était là, silencieuse, recueillie, dans une attitude mystique. Je l'écartai poliment. L'enfant guérit grâce à l'ambrine, mais les parents crurent que le feu avait été enlevé (17).

C'était l'ambrine, dit le médecin.

Était-ce bien l'ambrine ?...

Voici une autre observation de M. G. Rocal :

A Saint-Seurin-de-Prat, une fillette de 11 ans, endormie près du foyer, s'abîme dans le feu. Le visage profondément brûlé au point de n'avoir plus l'apparence humaine, les paupières tuméfiées, l'enfant est plongée dans une nuit absolue. Il lui est impossible d'ab-

(16) Presque identique à la formule signalée par l'abbé J.-B. Thiers, curé de Villebray, dans son *Traité des superstitions qui regardent les sacrements* : Feu, feu, perds ta chaleur — Comme Judas fit sa couleur — Lorsqu'il trahit Notre-Seigneur. — (Q. Rocal, *Vieux Périgord*. Guitaud, éditeur, 1928.)

(17) Lettre du Dr B..., du Bugue.

sorber la moindre nourriture. Le médecin juge l'état très grave. Le lendemain de l'accident, la mort paraît imminente quand une femme du village des Granges vient présenter ses sympathies et se mettre à la disposition de la famille pour obtenir soulagement.

Après avoir fait les incantations, voici le résultat :

Elle dit, et aussitôt la fillette, malgré ses plaies hideuses, éprouve un bien-être indicible, aucune douleur ne se manifeste plus. L'enfant, radicalement guérie en peu de jours, ne porte pas les traces de ses terribles brûlures. La femme révèle son secret : un témoin, remplissant les conditions voulues, expérimente la puissance de ces mots et est guéri à son tour.

Mais voici encore :

Un étudiant en médecine, M. E..., voulut s'assurer de la véracité de cette coutume; s'étant un jour brûlé, avec un fer rouge, il alla trouver la guérisseuse de feu.

« Je dois reconnaître, me dit-il, que j'ai éprouvé un mieux réel et constaté la diminution de la douleur pendant une demi-heure, et même, au moment où la sorcière me mettait les pouces sur la brûlure, je ne sentais presque plus rien. » (18).

Enfin comme transition entre les remèdes de sorciers et ceux couramment employés par tout le monde, voici le remède des petites brûlures que fait chez nous le soleil.

C'est le remède employé par la Taven de Mistral et qui est passé dans le domaine public.

On renverse un verre plein d'eau et recouvert d'un léger linge en fil, sur la partie rouge, les bulles montent dans le verre, et avec elles « le coup de soleil ».

(18) M. E... B..., Saint-Vivien, 21 septembre 1930.

II

Le traitement par les plantes.

Il n'est pas impossible de penser que les remèdes ne sont pas universels. Comme il existe des maladies locales et endémiques, goitres dans les Pyrénées, paludisme, il doit exister des remèdes locaux.

Sans chercher des raisons surnaturelles, on peut penser qu'il y a dans un pays isolé géographiquement et commercialement une trop grande communauté de vie, des relations trop intimes entre sa faune, sa flore et ses habitants, pour qu'elles ne puissent s'utiliser dans un but médical.

L'expérience s'y ajoute, et je me refuse à croire que depuis tant et tant d'années les mêmes remèdes soient transmis et utilisés dans la même région, s'ils n'avaient quelque utilité et quelque efficacité.

Les plantes semblent être à l'origine de la pharmacopée : elles font partie intégrante de la sorcellerie ; c'est avec les plantes que les sorciers de chez nous opèrent leurs sortilèges. Les animaux ne se servent que d'elles, et ce n'est que plus tard, la civilisation venant, que l'on a utilisé des produits plus complexes, comme l'urine ou la toile d'araignée.

Les exemples ne manquent pas pour trouver à l'origine de bien des découvertes scientifiques une coutume locale. Je n'en veux pour preuve que l'histoire de la découverte de l'acare de la gale.

D'ailleurs, souvent, la science, venant à la rescousse de notre foi, nous donne l'explication selon les théories du jour.

Pour les autres, ne nous hâtons pas d'en juger. Par humilité d'abord, par crainte de ce que diront nos arrière-petits-neveux de notre électricité mystérieuse et mal connue, de nos idées sur les maladies courantes, telles que le cancer et la tuberculose ; ensuite, parce que, peut-être, dans quelques années, à la suite d'une découverte qui fera grand bruit, et couvrira un

homme de gloire, on pourra expliquer le remède de campagne d'où l'idée a germé.

C'est dans cet esprit que je me suis enquis des plantes les plus utilisées chez nous. Ces quelques pages ne sont pas un recueil de botanique et ne visent pas à l'être.

J'en étudierai simplement six grandes classes qui correspondent à six catégories de grandes maladies :

- les dépuratifs;
- les stomachiques, amers et purgatifs;
- les sédatifs de la douleur;
- les remèdes dangereux;
- remèdes divers;
- le mata-goth.

LES DÉPURATIFS.

Les dépuratifs sont les médicaments qui vident la vessie, dégorgent le foie ou le rein, fondent la rate, font couler le sang en urine ou en sueur, bref « éscampo lou sang » ⁽¹⁹⁾ plus ou moins.

Le plus réputé est sans contredit la régoule ou « gratto Lengo » dans le Quercy ou rasco-lengo en Sarladais ⁽²⁰⁾. On en fait de la tisane et chaque verre bu vaut un verre de sang en moins ! C'est dire si le remède est actif : il faut le prendre tous les matins à jeun ; il est recommandé aux pléthoriques, aux congestionnés, aux sanguins, à tous ceux qui ont des vertiges, ou ont eu un léger ictus.

Mais attention à ceux qui ne savent pas s'en servir ! Le remède est terrible : à Saint-Vincent-de-Paluel, un homme très sanguin a une attaque. Sur les conseils de M. Allard, de Font-Rome, il prend cette tisane. Quand je le revis, me dit son ami, il était blanc comme s'il avait eu la jaunisse, et ça le changeait !

Et je pourrais citer trois cas de mort par inanition à la suite

(19) Escampo, traduction : clarifier, purifier.

(20) *Galium Aparine* (L.).

de ce traitement : un à Cénac, un autre près de Montignac, et le troisième à Saint-Geniès.

La douce-amère. — La douce-amère ⁽²¹⁾ est aussi avec la reboule un dépuratif, il a cependant quelques indications particulières; on ne peut l'employer pour « les sangs trop forts », mais il est souverain pour les anémiques.

Le Père D..., de Sarlat, a été atteint, à 20 ans, d'une anémie grave, qui l'obligea à suspendre ses études; il ne dut son salut qu'à la tisane de douce-amère que lui avait conseillée un ami de sa famille.

La tisane d'*Ortie* a beau être réputée comme un succédané de la regoule, du côté de Carlux, une vieille ⁽²²⁾, qui y habite, m'a avoué que ce n'était pas la même dose. Le *cresson pilé* est aussi utilisé comme fortifiant.

La chicorée sauvage épure le sang en décongestionnant le foie. *Le genêt* enlève les œdèmes. La racine de *pradèle* ou herbe de patience (*Rumex patientia*) donne de l'appétit comme le fumeterre (*Fumaria officinalis*).

Pour le rein, le chiendent, barbe de maïs, queue de cerise, sont employés couramment comme en médecine et surtout la *pariétaire* ⁽²³⁾ appelée Traoùco-mur, qui est aussi employée par les médecins.

Le *bouillon blanc* ⁽²⁴⁾, ou caðu d'ase, « dissipe en eau l'albumine » comme le certifie, analyse à l'appui, M. M..., du Pontet (Sarlat).

Enfin voici comment on fait l'élixir de longue vie : On prend 363 feuilles de vigne rouge à la saison. On les place dans une boîte à l'abri de l'air et de l'humidité et chaque matin on fait une tasse d'infusion avec une feuille ⁽²⁵⁾.

(21) *Solanum dulcamara* (4).

(22) La Coutouneto, de Rouffilhac (Dordogne).

(23) *Parietaria officinalis* (L.).

(24) *Verbascum-Thapsus* (L.).

(25) Employé dans tout le Sarladais.

LES STOMACHIQUES ET AMERS.

Sont peu connus et moins employés qu'ailleurs peut-être parce qu'on en a moins besoin. Comment mieux exciter l'estomac qu'avec le chabrol quotidien, et le pain frotté d'ail et couvert de sel qui sert en général de collation? Voici les plantes qui sont le plus employées : *le thym* (Pebrillou), *l'aigre moine* ⁽²⁶⁾ (ici appelée saccaire) contre les maux d'estomac et du ventre, le *serpolet* (pebrillou salvage), le *petit chêne* ⁽²⁷⁾ (pitiou Gorit); cette plante est légèrement laxative, elle est aussi extrêmement amère, ce qui a conduit à l'utiliser dans les fièvres; mais elle ne remplace pas la tisane de *petite centaurée* : c'est la quinine de chez nous et je connais plusieurs soldats ⁽²⁸⁾ qui ont rapporté les fièvres d'Extrême-Orient et ne se soignent, avec succès, qu'avec cette plante.

Si l'estomac périgourdin est quasi à l'abri de l'atonie, mes compatriotes sont sujets à la distension gazeuse.

Au lieu de formuler des rééducations pour aérophagie, et tous les traitements modernes, n'aurai-je pas mieux fait, au cours de mes remplacements, de donner ces cachets remplis de *poudre de chasse* qui ont fait la réputation de *lou Tsapo* ou d'ordonner de la *Camomille* au lieu de l'anis exotique.

CONTRE LA DOULEUR.

L'immortelle recueillie la veille de la Saint-Jean et mélangée à l'huile de noix est excellente pour calmer les douleurs provoquées par les plaies. J'ai eu l'occasion de voir, pendant le mois de septembre 1931 ⁽²⁹⁾, deux personnes, une à Sarlat, une autre près de Domme, qui l'avaient appliquée et furent, disent-elles, calmées presque immédiatement. A l'intérieur,

(26) *Agrimonia eupatoria* (L.).

(27) *Tenerium chamædris* (L.).

(28) M. A... Cénac (Dordogne); M. D..., Villefranche-du-Périgord.

(29) Mme Z..., à Pascal, près Sarlat; M. M..., à Saint-Pompon (Dordogne).

pour les rhumatismes, l'infusion de *reine des prés*. *La bryone* ⁽³⁰⁾ a une racine assez grosse que l'on emploie avec succès contre les douleurs; il y a deux modes d'emploi : ou bien on la fend selon son axe longitudinal et on s'en frotte énergiquement la partie malade, ou on râpe la pulpe et on met la raclure sur l'articulation malade; on enveloppe d'un pansement occlusif. Il se produit une rubéfaction qui soulage parfois le patient.

J'ai vu essayer ce remède avec succès dans un cas de sciatique : M. M..., Domme (1930).

POUR LES PLAIES.

Le millepertuis ⁽³¹⁾. Sa fleur est excellente comme cicatrisant. Comme le prouve le cas de M. A.. ⁽³²⁾ qui, s'étant coupé avec une faux la paume de la main, appliqua immédiatement une poignée de fleurs de millepertuis; il serra le tout fortement avec son mouchoir. Le lendemain, tout était cicatrisé. *L'herbe du siège ou vulnéraire* ⁽³³⁾ est également excellente pour les plaies. *La racine de grande consoude* ⁽³⁴⁾ est très utile pour les travailleurs, j'en cite plus loin une observation. *La dent de rat ou orpin* ⁽³⁵⁾, *la Morelle* ⁽³⁶⁾, écrasée et pilée, ne s'emploient que fraîchement cueillies.

Pour arrêter l'hémorragie, l'ortie pilée est excellente et très souvent employée; j'ai vu une hémorragie consécutive à une coupure profonde de l'index, s'arrêter quelques minutes après l'application de cette plante pilée ⁽³⁷⁾.

Pour les contusions, les « mâchures » et les ecchymoses,

(30) *Bryona dioica* (Jac.)

(31) *Hypericum perforatum* (L.).

(32) M. A..., de Font-Rome, 1902.

(33) *Serophularia Aquatica* (L.).

(34) *Symphitum officinale* (L.).

(35) *Sedum telephium* (L.).

(36) *Solanum Nigrum* (L.).

(37) Observation personnelle, août 1928, chez un enfant de 9 ans, M. L...

deux plantes sont employées chez nous : d'abord la *verveine sauvage* ⁽³⁸⁾ ou (herbo dèou pio). On fait un cataplasme avec : mie de pain, un peu de vinaigre, verveine pilée; cela fait « sortir le sang » et dissipe ainsi l'ecchymose en peu de jours ⁽³⁹⁾; la seconde herbe est la *morelle*, moins efficace que la verveine, mais qui soulagea bien et sembla hâter la convalescence de M. X..., (de Cénac, qui avait été contusionné par un coup de timon de charrette (1920).

REMÈDES DANGEREUX.

Ce sont les hypnotiques et je n'en connais que deux :

L'ivraie ou *birabo*, ainsi appelée en patois, car elle fait tourner la tête. Il arrivait, assez fréquemment autrefois, qu'on la trouvât mélangée au blé : il y avait ainsi des empoisonnements familiaux. Les cas ne sont pas encore exceptionnels cependant : Pendant la guerre, me raconta M. A..., nous avions mangé un « Tourtel » ⁽⁴⁰⁾, sorti du four, qui était un régal, nous fûmes tous malades jusqu'à être obligés d'aller au lit, tant la tête nous tournait. On m'affirme même qu'un simple épi que l'on frotte énergiquement sur le front vous étourdit pendant une demi-heure ⁽⁴¹⁾.

La seconde plante est le *datura* ou *poumo epinouso*. La plupart des asthmatiques périgourdins font, avec ses feuilles séchées, des cigarettes, sans aller chez le pharmacien. Quant aux graines qui sont dans la pomme, elles rendent les personnes, idiotes, abruties, inintelligentes. Quand on les dose convenablement il n'y a aucun signe extérieur d'ivresse et les personnes qui en ont usé sans en être trop incommodées sont dans un état de déficience intellectuelle considérable. On l'emploie quelquefois pour faire conclure des marchés difficiles.

(38) *Verbena officinalis* (L.).

(39) M. A..., de Carsac (Dordogne).

(40) Tourtel : gâteau grossier fait de farine de blé.

(41) M. P..., de Périgueux.

LES ABORTIFS.

Ils sont tous connus et employés, mais on le comprend, les médecins sont les derniers à en connaître l'emploi et les conséquences. Nos matrones savent remarquablement les doser et je crois que, en comparaison de leur emploi, les accidents sont rares.

Ces plantes sont généralement étiquetées comme devant faire « passer le lait ».

L'armoise est assez répandue, mais très recherchée et une brave vieille fille s'étonnait devant moi de la quantité que ses voisines venaient chercher dans son jardin.

Le mille feuilles, la rue, la sabine, sont aussi employées; de même le pollen de *safran*.

Quant *au persil*, son usage est courant pour tarir la sécrétion lactée, mais il sert aussi d'abortif :

Mme X..., 40 ans, mère déjà de quatre enfants, se crut enceinte de quelques mois pendant qu'elle nourrissait son dernier né. Elle le sevrâ donc et voulut arrêter sa sécrétion lactée.

Elle prit une quantité considérable de persil tant en salade qu'en omelette pendant deux jours; au troisième, elle n'avait ni lait ni l'espoir d'en avoir d'autre bientôt. Elle ne fit aucune difficulté pour l'avouer à son médecin, ne sachant pas, disait-elle, le résultat que cette médication allait avoir (42).

Ces observations sont rares, car généralement on tait la cause de l'avortement ou on la cache.

Mlle X..., 16 ans, était servante. Après avoir quitté la maison où elle servait, elle fut prise de nausées, d'envies et n'avait plus ses règles.

Elle avoua au médecin sa faute, mais lui était inquiet sur la façon de dire la chose à sa famille qui était fort pieuse. Un jour,

(42) D^r C...

il vit sur la poitrine de la malade une relique de la sœur Thérèse.

Quelque temps après, la mystérieuse maladie était dissipée, et toute la famille crut à une intervention céleste (43).

PURGATIFS.

La gratiolo officinale ou *herbo déou paouré homo* est un bon purgatif à la portée de toutes les bourses, d'où son nom patois, mais ne vaut pas la *Mercuriale* ou *herbo dé lo lam-bergo* (44); la feuille sert à purger les hommes et les bêtes et le Docteur L..., de Sarlat, m'a cité un cas de pseudo-occlusion intestinale qui avait cédé à un lavement de décoction de feuilles de lambergue.

POUR LES POUMONS.

Le coquelicot (45) est réputé surtout pour la coqueluche; la *pulmonaire* (46), pour les rhumes, une poignée dans un verre; cette tisane a soulagé entre autres M. V..., de la Croix-Rouge (Sarlat); *la graine de foin* ébouillantée, remède ordinaire de M. A..., qui, me dit son fils, ne s'en est jamais plaint; *le serpolet*, *la lavande*, *le genièvre*, *le romarin*, sont aussi employés contre le rhume; *la langue de bœuf* (47) possède des propriétés pectorales ainsi que *la capillaire* et *le lierre terrestre* (48).

REMÈDES DIVERS.

Nous verrons les plantes qui servent pour les vers et les verrues à propos du traitement de ces affections.

Voici ennfi un remède, que j'ai expérimenté souvent et vu expérimenter toujours avec succès, contre les piquûres d'abeilles.

(43) Dr C...

(44) Employé fréquemment à Salignac. (Dr P. Villatte.)

(45) *Papava rheas* (L.).

(46) *Pulmonaria officinalis* (L.).

(47) *Asplenium scolopandrium* (L.).

(48) *Hedera helix* (L.).

Aussitôt qu'on est piqué, prendre une feuille de *plantin* ⁽⁴⁹⁾ (herbo a cin costo) et écraser les feuilles sur l'endroit piqué en frottant énergiquement. Si le traitement est appliqué immédiatement, on ne voit, en général, aucun gonflement et on ne sent aucune douleur ⁽⁵⁰⁾.

La grande éclair ou chélidoine ⁽⁵¹⁾ est infailible pour les dartres, surtout pour celles qui suppurent et qu'on appelle « dartres des veaux ». Le jus jaune qui coule de cette plante doit être répandu sur le mal. Au bout de trois applications, qui se font tous les deux jours, la peau commence à se reformer ⁽⁵²⁾.

La feuille de pomme de terre permet aux suppurations de se collecter et de mûrir. La racine d'*arome* fait tomber les cors aux pieds. J'ai vu appliquer ces deux remèdes sans succès bien net.

L'eau de céleri et *l'eau de châtaignes*, tièdes, font rapetisser les engelures, de même une décoction de racine de persil. Cela n'est pas non plus très efficace.

Quant à la famille des Euphorbiacées, ces plantes servent, surtout contre les verrues, les dartres, les maladies de peau, sans doute à cause de leur toxicité; mais je n'ai pu savoir pourquoi une jeune fille habitant du côté de Belvès et un jeune homme des environs de Carlux s'étaient frotté, la première les seins et le second la verge, avec une herbe appelée *Latsò-crabo*; l'irritation avait été si forte que, dans les deux cas, le médecin dut intervenir.

LES APHRODISIAQUES.

Le premier et le plus local est la truffe, cuite ou crue; crue, elle est cependant plus active, paraît-il. A la suite d'un pari,

(49) *Plantago major* (7 nervures).

(50) M. M..., de Saint-Geniès; Dr Chassaing, de Paulhiac (Dordogne).

(51) *Chelidonium majus* (L.).

(52) Marquis de M..., Rouffilhac (Dordogne).

M. Z..., 23 ans, mangea une livre de truffes crues, en ignorant, je crois, ses propriétés aphrodisiaques. Il resta en état d'érection toute la nuit et une partie de la matinée suivante, sans qu'aucun moyen habituel ait pu le calmer.

Je connais ensuite, de réputation, une spécialité qui était la propriété d'une famille de Prat-de-Carlux. C'était une confiture spéciale où entraient comme élément principal un bulbe d'une plante appelée *lou couillou dé Tsé* ⁽⁵³⁾. Cette confiture avait une grande réputation dans le pays; mais on allait la manger en cachette par crainte des sarcasmes. Aussi je n'ai point d'observation pour juger de son efficacité.

Les autres aphrodisiaques sont *la menthe poivrée*, *les oignons*, *le safran*. Toutes ces plantes entrent dans la composition du « tourin » ⁽⁵⁴⁾ bien poivré que l'on porte aux jeunes mariés le soir de leurs noces.

Ces substances ne semblent pas être très utilisées chez nous, soit qu'on doute de leur efficacité, soit qu'on n'en ait pas besoin.

Mais ce dont tout le monde a besoin, en Périgord, hélas! comme ailleurs, c'est de l'amour, l'amour surtout de celle que l'on aime et que donne l'herbe de *mata-goth* ⁽⁵⁵⁾. Pourquoi mata-goth ? Je ne sais; on l'appelle aussi langue de serpent; personne n'en parle, mais si vous prononcez son nom tout le monde la connaît. Elle est rare cependant comme il se doit.

Il paraît qu'on en trouve encore derrière l'usine à gaz de Sarlat. Heureux Sarladais !

« Lou Golot » de Beaunègre savait bien où il y en avait, mais il est mort. Le Roy en parle dans son *Moulin du Frau*, mais sans préciser.

Ses propriétés donnent aux garçons le moyen de se faire aimer des filles. Je ne sais si la réciproque est vraie, on ne me l'a jamais dit.

(53) *Ophrys antropophora* (L.).

(54) Soupe à l'oignon.

(55) *Opitrio glossum* (L.), très rare, en effet, dans nos pays.

Il est prudent, pour que l'efficacité soit absolue, de la cueillir pendant la lune rousse, Mais pour augmenter encore son pouvoir, il faut la glisser dans « le livre missel » de Monsieur le curé, sans qu'il s'en doute, pour qu'il dise une messe dessus.

Le lendemain on va la chercher en grand mystère.

Le mata-goth est alors tellement efficace qu'on n'a, je crois, pas besoin d'en boire; une simple feuille mise dans la poche du tablier de la rebelle, sans qu'elle le sache, la fera consumer d'amour et la jettera dans vos bras.

Pourquoi est-elle si rare, l'herbe de mata-goth !

III

Les remèdes que l'on tire de soi.

Après les plantes encore appelées simples et qui servent de base au traitement des maladies des paysans, il y a des remèdes plus complexes en apparence, mais aussi à la portée de tous : ceux que l'on tire de soi.

Ils semblent être très vieux. Je ne sais si c'est dans un but thérapeutique, mais j'ai vu souvent des animaux manger leurs excréments et même ceux de leur maître. Quoi qu'il en soit, on retrouve ces substances aussi loin que l'on remonte dans la tradition médicale. Ce sont : 1° *le sang*; 2° *l'urine*, 3° *les matières fécales*; 4° *la salive*; 5° *les règles*; 6° *le placenta*.

Certaines, comme le sang, sont à l'ordre du jour avec l'auto-hémothérapie, d'autres sont encore inemployées.

1° L'URINE.

Hippocrate l'utilisait, Nicolas Lemery, membre de l'académie des sciences au xvi^e siècle, la recommandait contre les dartres et les démangeaisons; Mme de Sévigné en faisait un usage fréquent, puisque, mélangée à du baume tranquille,

cette substance faisait partie d'une drogue qu'elle utilisait contre les vapeurs.

Si la médecine du ^{xx}^e siècle semble l'avoir officiellement abandonnée, l'urine est encore utilisée officieusement dans les campagnes. Voici quelques exemples :

Un matin, j'allais surveiller comme à l'ordinaire l'extraction des pierres meulières sur la plaine de Bord ⁽⁵⁶⁾. Quand j'arrivais, les ouvriers étaient rassemblés dans un coin du chantier autour d'un bloc de pierre. Comme c'était l'heure de leur déjeuner, je m'éloignais pour ne pas les déranger.

Mais l'un d'eux vint me trouver :

« Bonjour, Monsieur Jean. »

— Bonjour.

— Faites excuses, Monsieur Jean, mais, par hasard, n'auriez-vous pas besoin de pisser

— Bon Dieu! lui dis-je, tu te moques de moi, je pense; je pisse quand je veux et je n'ai pas besoin de tes conseils.

— Je n'ai pas envie de rire, Monsieur, répondit-il. Mais il y a le Paul qui a reçu un quartier de pierre sur la jambe; nous avons tous pissé dessus, mais si Monsieur pouvait y aller, ça le soulagerait bien! ».

Que dire ? j'y allais, en envoyant tout de même chercher le médecin ⁽⁵⁷⁾.

J'ai vu, personnellement, l'urine employée plusieurs fois par de braves gens à qui je proposais de la teinture d'iode et je dois reconnaître que sur dix cas au moins de blessures profondes et souillées de terre, je n'ai constaté ni un accident tétanique, ni une suppuration.

L'urine est encore employée pour les dartres, l'eczéma et les maladies de la peau où l'eau est contre-indiquée formellement ⁽⁵⁸⁾.

(56) Plateau élevé à 2 kilomètres de Domme.

(57) M^e de B..., avocat, Sarlat.

(58) Je l'ai vu à Cénac, Sarlat, Duravel (Lot).

Mais voici une curieuse observation sur son utilité dans les contusions internes :

C'était un jour de foire à Sarlat, en 1914. Dans le cabinet d'un médecin fort réputé, on apporta soutenue par deux voisines, une femme qui venait de recevoir en pleine poitrine un coup de tête d'un veau.

Le médecin n'était pas là, en l'attendant, sa femme vint à la salle d'attente demander à la pauvre accidentée si elle n'avait besoin de rien.

« Si fait, Madame, dit-elle. Si Madame pouvait me donner un verre ? »

» — Avec plaisir, ma pauvre femme », et, sans faire attention, j'allai le chercher et le lui portai.

» L'accidentée était seule, un peu pâle, je lui demandai si elle avait besoin d'autre chose; elle me répondit que non, et je la laissai.

» Mais à peine avais-je fermé la porte que j'entendis le bruit caractéristique du verre que l'on remplit. Elle aurait bien pu, pensai-je en riant, me demander « l'endroit » ou quelque chose de plus grand. Un moment après, comme je traversais de nouveau la salle d'attente, je vis le verre vide, sur la table.

» C'est trop fort ! pensai-je en colère, où a-t-elle bien pu le vider ? et je regardais sous les meubles.

« Sauf le respect que je dois à Madame, il n'y a rien, fit-elle » en devinant ma pensée, je l'ai bu. » (39).

2° LE SANG.

Le sang est difficile à se procurer à la campagne et on n'en donne que difficilement. Donner son sang passe pour un acte d'héroïsme; il est cependant connu comme fortifiant dans les grandes anémies.

(39) Dr F..., de Sarlat.

3° LES MATIÈRES FÉCALES.

Ici les coutumes se perdent et c'est une chose rare de voir, à l'heure actuelle, des cas de coprophagie. Ces produits sont plutôt utilisés en cataplasmes, en applications locales, pour les douleurs en particulier. (Je n'ai pas d'observations.)

4° LA SALIVE.

La salive est bonne pour les dartres farineuses, bonne aussi pour les maladies de peau où l'eau est contre-indiquée et où on ne veut pas employer l'urine.

C'est surtout pour les enfants : Les mères et grand'mères lavent volontier la figure de ces petits avec leur salive, pour éviter les boutons, disent certaines.

Mais avec l'urine, les remèdes les plus employés sont ceux dont ne dispose qu'un sexe : les règles et le placenta.

5° LES MENSTRUÉS.

Elles ont des applications multiples et paraissent, en effet, jouir de propriétés médicales importantes et efficaces.

C'est d'abord pour les verrues. « J'avais une verrue sur le nez qui me gênait beaucoup me dit un père de famille; j'avais essayé un peu de tout, rien n'y avait fait, quand un voisin me dit d'essayer les règles de ma femme. Je le fis et au bout de quatre jours après des applications biquotidiennes, elle a complètement disparu. »

Les règles font mieux : elles font disparaître des kystes.

Voici une observation ⁽⁶⁰⁾ :

Mlle X..., d'une famille assez médicale, souffrait de voir chaque jour sur son arcade sourcilière gauche un kyste qui grossissait.

Elle avait 18 ans et, comme elle était fort jolie, elle se croyait

(60) Observation de M. L..., Périgueux.

défigurée. Elle ne voulait cependant pas se faire opérer, retenue par la crainte sage d'une cicatrice pire que son mal.

Sa vieille bonne, voyant sa peine et l'impuissance des traitements médicaux, lui indiqua le remède : ses règles.

Trois fois, pendant trois mois, elle les appliqua; au troisième, le kyste avait fondu et je puis certifier qu'à l'heure actuelle, après bien des années pourtant, il n'y a pas la moindre récurrence et il n'en reste aucune trace (61).

Les règles ont encore d'autres applications. Les boire rend fort et c'est, paraît-il, en outre le meilleur des philtres d'amour. Mais de cela je n'ai point d'observation.

6° LE PLACENTA.

Le placenta, sans être un remède rare, n'est pas si facile à se procurer que cela, surtout quand il faut qu'il soit frais.

Je connais deux applications médicales.

D'abord, il donne du lait aux femmes (62), soit cuit en « sanguette » (63), soit desséché et en poudre. Cette propriété est rarement employée en raison de l'utilisation de plus en plus grande de l'allaitement artificiel.

La seconde est la plus connue. Elle est employée partout, et voici pourquoi et comment : le placenta fait, paraît-il, disparaître les tumeurs bénignes vasculaires telles que les angiomes appelés chez nous « taches de vin ». Je l'avais souvent entendu dire, mais voici ce que m'écrivit un médecin du Lot :

Le neveu de la parturiente avait une grosse tache vineuse, envie nævus plan, sur le front et alentour de l'œil. C'était un garçonnet de 4 ou 5 ans. Au moment de l'accouchement, qui se passait à Cazes, on est allé le chercher à Montcabrier et au moment de la délivrance on lui a appliqué l'emplâtre fumant sur la figure.

(61) Dr Cassaignes, Duravel (Lot).

(62) Observations multiples : Dr Chayrou, Dr Cassaigne.

(63) Sanguette : caillot sanguin frit.

Je me promettais beaucoup de plaisir de ce spectacle (car on m'avait mis dans le secret), mais une hémorragie de la délivrance m'a empêché de passer dans la pièce voisine où se déroulait la cérémonie (64).

Je n'ai pas d'observations qui notent le résultat..

IV

Les recettes les plus employées actuellement.

Après avoir critiqué l'anatomie pathologique, qui ne conduit pas toujours, dit-il, à une thérapeutique efficace, Trousseau termine ainsi ses cliniques :

« Riches de ce que nous ont donné les médecins de la génération qui passe, c'est à vous qu'il appartient de relier la science moderne au savoir antique et de relever le flambeau des vieilles traditions médicales un moment dédaignées. »

Avant d'exposer les remèdes de bonne femme couramment employés ici, il est bon de se rappeler leurs origines. Elles sont multiples et complexes, et déterminer la part qui revient en elles à la tradition, à la médecine et à la religion, dépasse les limites de ce travail.

Il n'est pas difficile, du moins, de trouver au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles des remèdes étranges, sources évidentes de nos recettes paysannes. Puis souvenons-nous de deux choses : d'abord que la médecine, reniant un peu ses origines « centaures », n'est devenue propre que depuis Pasteur; ensuite que je parle des remèdes d'un pays où l'on dit couramment : « la saleté conserve », et où les métayers, avant de partir pour la foire, complètent amoureuxment les grandes plaques de fiente craquelée qui ornent les cuisses de leurs bœufs.

Je vais diviser ces remèdes en deux classes : ceux d'*usage interne* et ceux d'*usage externe*.

Les remèdes d'*usage interne* autres que les tisanes de plan-

(64) Transmis par le Dr Blazac, Pny-l'Evêque (Lot).

tes sont rares. Nos braves paysans préfèrent, on le comprendra bientôt, se frotter que boire.

Se frotter, n'est-ce pas, ne fait pas de mal, si ça ne fait pas de bien.

En voici quelques-uns :

Pour la coqueluche, la décoction d'escargots complète heureusement le poil de bouc et la tisane de coquelicots ⁽⁶⁵⁾.

Pour les insomnies, un consommé de pattes d'oie et de pattes de poulet suffira.

Pour l'anémie ? Soit un grand verre de sang chaud de bœuf, le matin et à jeun, qui guérit, et même au delà, du lymphatisme le jeune L..., de Domme, et son père ⁽⁶⁶⁾ ; soit une rate de veau sous la « sole » des pieds : à part la localisation, ce remède n'était pas si sot.

Avec-vous la « fouïro » ⁽⁶⁷⁾ ? Une infusion de salicaire vous a calmé à mesure que vous l'avez bue ; mais si vous êtes constipé, embrochez quelques limaces rouges, mettez-les ensuite dans un sachet, approchez du feu ; le jus visqueux et gluant qui coule abondamment est une purgation efficace, douce, et — qualité rare pour un laxatif — à laquelle, dit-on, on ne s'accoutume pas ⁽⁶⁸⁾.

Pour les nourrissons, on met en guise de suppositoire une queue de fleur de violette, ou de mauve, ou une queue de feuille de persil trempée dans de l'huile. On emploie aussi du savon de Marseille taillé en pointe ⁽⁶⁹⁾.

Il y a des remèdes qui, mieux encore, se défendent tout seuls : telle cette mixture de « la Coutounéto » : « Faites un tourin de lard fondu et un peu rance, ajoutez du vin très épais, buvez tiède. »

Qui douterait que ce soit un vomitif ?

Le hoquet n'est pas une maladie grave, mais quelquefois

(65) Dr Bernard, Le Bugue (Dordogne).

(66) Observation personnelle.

(67) Diarrhée : fouïro.

(68) Mme C..., Carlux (Dordogne).

(69) Dr Tocheport, Excideuil ; Dr Fournier.

bien gênante. J'ai essayé, toujours avec succès, de manger un morceau de sucre trempé dans du vinaigre. Il est bon d'ajouter :

J'ai le hoquet,
Dieu me l'a fait;
Je ne l'ai plus,
Vive Jésus!

Quand il atteint les enfants, on leur fait peur, on leur parle du loupérou et il passe.

Les remèdes pour l'*usage externe* sont plus nombreux; ils sont même légion. Pour plus de clarté, nous les traiterons dans l'ordre fantaisiste suivant :

- 1° Pour ce qui saigne;
- 2° Pour ce qui suppure;
- 3° Pour ce qui fait mal;
- 4° Pour les organes des sens;
- 5° Remèdes divers.

1° POUR CE QUI SAIGNE.

Le vrai remède, le seul employé dans le département, et passant largement ses limites, est l'*urine*. Je n'insiste pas, l'étude détaillée en a été faite au chapitre précédent. C'est le remède des grandes plaies, des écrasements.

Mais pour les coupures, la classe bourgeoise préfère employer des remèdes plus complexes : du *vin* dans lequel ont macéré des plantes astringentes⁽⁷⁰⁾. Et quelle est la maison périgourdine qui n'a pas, au fond d'un placard, un vieux bocal rempli d'une liqueur jaune où flotte quelque chose d'effiloché : ce sont des pétales de *lis blanc* dans de l'eau-de-vie (Il paraît que quelquefois on remplace la fleur de lis par un lézard vert du pays)⁽⁷¹⁾.

A Sarlat, on emploie de l'*eau de neige*. C'est de l'eau obte-

(70) D^{rs} Chassaing, Cassaignes, Miran.

(71) D^r Fournier, Sigoulès.

nue en mettant de la neige dans une bouteille. A Cubàs et sa région, c'est « l'eau de boule », quand la plaie est légèrement infectée : on l'obtient en agitant de l'eau dans une assiette en étain dans laquelle roule une boule également en étain. Comme l'assiette seule du sorcier convenait, ce remède disparaît peu à peu ⁽⁷²⁾.

Quand on saigne du nez, on risque de « se perdre par sang ». Il importe donc d'agir rapidement. Je ne crois pas qu'on emploie encore chez nous le remède dont Jeanne de Bousquet usait en 1661 : Elle se remplissait les narines de fiente de porc et attendait la fin de l'hémorragie. Mais ce qui est courant, c'est de *se lier fortement le petit doigt* de la main gauche ⁽⁷³⁾ ou de se faire mettre une clef dans le dos, ce qui réussit souvent.

Pour les petites coupures, on emploie, suivant sa situation sociale ou sa profession, une *toile d'araignée*, une feuille de *papier à cigarettes* ou un morceau de fine *toile de tamis*, quand on en a. L'expérience est là, journalière, pour montrer que les coupures ainsi traitées guérissent fort bien.

On arrête le suintement des sangsues avec deux moitiés de *haricot* collées sur la plaie triangulaire. Ce remède, j'en ai eu des preuves, est très efficace ⁽⁷⁴⁾.

Quand on travaille la terre, et qu'il fait froid, comme chez nous, on a souvent aux mains, entre deux cals, des gerçures si profondes qu'on les nomme ici « crevasses ». A tel point que j'ai vu certains, avant de partir au labour, en coudre les deux lèvres avec une aiguille et de la grosse laine. Mais le soir, rentrés chez eux, ils se soignent, et voici comment : après avoir sorti la terre qui s'y est accumulée, la femme fait tomber, entre les deux talus du derme épais, de la raclore de racine de *grande consoude*. Ils font ensuite chauffer la main à la lampe, et cela fait comme une colle épaisse, sur laquelle

(72) Dr Tocheport.

(73) Deux observations personnelles : bon résultat.

(74) Le Dr Bonis, de Saint-Cyprien, l'a vu plusieurs fois employé avec succès.

on met soit un pétale de fleur — s'il y en a —, soit une toile d'araignée, soit un papier à cigarettes. Lè tout tombe, naturellement, au bout de deux à trois jours. On n'a jamais besoin de recommencer plus de deux fois ⁽⁷⁵⁾.

Pour les crevasses sous les ongles, on racle du *lard* très rance et on le remplace quand il est sec. Ce remède doit être très ancien : on le trouve dans tous les livres de médecine, et c'est ainsi que fut pansée la blessure de Jeanne d'Arc devant Orléans.

2° POUR CE QUI SUPPURE.

Le pus, appelé en patois « lou fi », est quasi sacré chez nous. Malheur au médecin qui tente d'arrêter une suppuration ! Il fait « rentrer le mal » !

« Lou fi » passe pour un dérivatif utile d'un empoisonnement du sang.

Pour les furoncles et anthrax, appelés ici « clous », du nom du saint qui les donne, un simple mouchoir de fil suffit, surtout si, pour les « faire aboutir », on a pris une infusion de sureau ou de la levure de pain.

Pour la gourme, ou « mal blanc », une feuille de chou enduite de graisse. La feuille de fève très propre, ou la feuille de pomme de terre, après avoir été chauffée très légèrement, s'emploie, surtout avec l'huile de noix, pour les suppurations légères des doigts ⁽⁷⁶⁾.

Mais pour le grave panaris, si fréquent dans notre région, les remèdes pullulent, sans doute, comme toujours, parce qu'aucun n'est infaillible.

Comme il vaut mieux prévenir que guérir, au premier symptôme on trempe sacramentellement douze fois le doigt dans de l'eau presque bouillante, pour cuire le mal. Et si cela ne réussit pas, on cherche à arrêter la douleur en introduisant le doigt dans l'oreille d'un chat. Chez nous, on préfère tremper le doigt dans un œuf frais.

(75) M. L..., Saint-Laurent-la-Vallée. Résultats excellents après observation personnelle.

(76) Emploi fréquent, résultat peu appréciable.

Enfin, pour « faire aboutir », si l'on ne possède pas les pilules du curé du Buisson, on utilise toute la série des cataplasmes à base de lait, de mie de pain et de fécule de pommes de terre.

On peut encore préparer une *lessive de sarment*. Pour cela, nettoyer son foyer, avoir un pot bien propre rempli d'eau un peu plus qu'à moitié : on fait bouillir avec un feu de sarment et on laisse diminuer de moitié, après avoir jeté dans l'eau une partie des charbons et de la cendre du foyer. Laisser refroidir. La cendre reste au fond; on filtre le tout, le liquide qui coule ressemble à de l'huile. On l'utilise pour les panaris et en général pour toutes les suppurations. On y associe, pour le rendre plus efficace, l'herbe du siège, la toute-bonne, le petit mouton et la langue de chien : au bout de deux jours, le pus est sous la peau. Mon grand-père avait vu ce remède appliqué plusieurs fois, et avec succès ⁽⁷⁷⁾.

Par ailleurs, certaines suppurations sont sacrées; on les entretient avec les chapelets d'iris ⁽⁷⁸⁾ employés dans la vieille médecine, et un pansement fait avec une feuille de chou bien lavée et enduite d'huile.

2° POUR CE QUI FAIT MAL.

Les recettes que j'ai recueillies semblent obéir à deux principes : celui, d'où dérivent les pointes de feu, qui consiste à combattre la douleur par la douleur, et l'autre, mystique, venu de la sorcellerie et de la religion.

Au premier appartiennent : la piqûre d'abeille, qui guérit la sciatique; la corde rugueuse de fouet, passée autour des reins, qui guérit le lumbago. C'est là d'ailleurs, peut-être, une simple analogie verbale, puisque le lumbago, chez nous, s'appelle le coup de fouet. On se frotte aussi avec de la racine de bryonne et des orties, avec de l'alcool, de la térébenthine, des chardons ou « caousidos », etc.

(77) Il est encore appliqué. Cf. M. A..., Font-Rome, près Carlux.

(78) Docteur Fournier.

Les suivantes semblent dérivées du second courant d'idées.

Pour les rhumatisants, dont la douleur lancinante vient de loin, comment n'agirait-elle pas, la graisse de blaireau, la graisse de petit chien mort-né, ou la graisse de serpent femelle, qui, chaude, mise dans le creux de la main, suinte de l'autre côté, ainsi que le montrait « lou Tsàpo » (79).

Le marron d'Inde dans la poche met, dit-on, non seulement à l'abri des douleurs, mais encore à l'abri de la mort, et quelques soldats en ont rapporté de la Grande Guerre. M. A., de Domme, le remplaçait par une pomme de terre : il assimilait l'articulation sèche et qui crie, avec le tabac que le même tubercule préserve de la sécheresse.

Et si rien ne réussit, essayez donc, le 1^{er} octobre, d'aller à Saint-Raphaël-d'Excideuil vous frotter au tombeau de Saint-Remi.

4° POUR LES ORGANES DES SENS.

Voici des recettes pour les spécialistes :

D'abord pour les ophtalmologistes :

Pour les yeux rouges, des pleurs de vigne recueillis au printemps, après la taille, ou de l'eau de camomille.

Pour les corps étrangers, une graine de lin sous la paupière supérieure, ou mieux, cette perle que les écrevisses portent dans la tête au moment de leur mue (80).

Enfin, voici une curieuse lettre que recevait un de mes arrière-grands-pères, en 1786 :

Monsieur, on a ordonné à ma sœur Geneste un remède dans lequel il entre des cloportes en vie. Pourriez-vous, Monsieur, m'en procurer quelques-unes ? Ces petits animaux se trouvent ordinairement dans les chays, sous les pièces de bois, quelquefois encore près des évier. J'aurois à cœur qu'elle peut le faire de suite parce qu'on trouve encore des herbes. Ce remède a été ordonné par M. Guérin pour sa vue qui s'est fort affaiblie et je suis singulièrement peiné de son état (81).

(79) Employé par Mme C..., de Doissac, sans résultat bien net.

(80) Marquis de M...

(81) Lettre envoyée par M. Bujac fils, habitant La Chaussée, le 26 octobre 1786.

En désespoir de cause, on emploie de la fiente de lézard vert prise au mois de mars, car le lézard ne va pas du ventre de tout l'hiver, et cette fiente a alors plus de concentration (82) (83).

Avez-vous mal à la gorge ? Vite, un bas de laine plein de cendre chaude autour du cou, faites un bon « chabrol » et allez suer dans le lit conjugal.

Quelquefois, l'hiver, après un grand coup de vent du nord, quand on est resté dehors trop longtemps, un mal d'oreille terrible vous prend : des bourdonnements et des élancements, vous croiriez avoir les cloches de Sarlat dans la tête. Essayez donc une moitié d'oignon bien chaud appliquée sur l'oreille : cela soulage quelquefois. Mais si cela ne passe pas, qu'attendez-vous ? Il y a la voisine, elle a eu son petit il y a quelques mois ; elle ne refusera pas de se tirer un peu de lait, qu'elle fera couler dans votre conduit auditif externe. Ce remède donne, m'ont affirmé deux malades, une sédation passagère mais immédiate de la douleur (84).

3° REMÈDES DIVERS.

En voici, quelques-uns, pris au hasard.

Pour les *méningites*, la coutume nationale du pigeon saigné sur la tête du malade, ou, comme on dit souvent, « du pigeon coupé en deux et appliqué *vivant* sur la tête », est toujours en honneur chez nous.

Un médecin me fait remarquer judicieusement que c'est peut-être un fait d'observation exact, puisque, comme les travaux d'Aucler semblent le démontrer, les poules ont dans leur pancréas un organe infaillible de défense contre la tuberculose (85).

(82) Simple expliqué à l'heure actuelle par les travaux et les recherches sur la tension osmotique. Thèse du Dr Guilhaumou, 1931 (Bordeaux).

(83) Transmis par le Dr Laplace, Saint-Céré (Lot).

(84) M. M..., de Daglan; — MM. C..., de Nontron.

(85) Cas multiples observés par les Drs de Blazac, Tocheport, Chassaing, Franc, qui montrent que la coutume persiste toujours.

Les *paralytiques* avalent une poignée de sel ou un verre d'eau salée; on les frotte ensuite d'orties.

Pour *les vents*, une brique chaude arrosée de vinaigre ⁽⁸⁶⁾.

Enfin, voici quelques recettes esthétiques.

Celle d'abord qui *fait pousser les poils*. Si l'on s'est fait couper ceux que les coiffeurs coupent, en bonne lune et sans résultat, on peut prendre des mouches à miel, les faire brûler dans un pot de grès, les mettre ensuite en poudre, à laquelle on mélange une huile commune, et en frotter la partie où l'on veut que le poil pousse. J'ai eu l'occasion de voir un jeune homme qui en avait le ventre couvert.

Pour les parties glabres et que l'on voudrait velues, on recommande de se frotter avec de la fiente de poule (la même qui fait pousser la salade).

Mais le mal est tenace, et une autre recette ne sera peut-être pas inutile.

A la manière des chats, qui, au moment de la chute des poils, font leur opothérapie en les mangeant immédiatement, prenez une bonne poignée de cheveux, autant de boutons d'une branche de noyer, pilez bien le tout ensemble. On peut en faire des pilules, ou bien, une lotion, après avoir ajouté un oignon de la grosseur d'un œuf, coupé en petits morceaux, et fait bouillir plusieurs heures dans trois chopines d'eau, pour le cuir chevelu.

Cette recette est tirée du livre du chanoine Sol, archiviste diocésain à Cahors et lauréat de l'Institut ⁽⁸⁷⁾.

C'est encore lui qui donne l'utile recette suivante pour *faire durcir et rapetisser les « tétis »* : Feuilles de menthe, prunelles sauvages, une poignée de chaque; faites bouillir dans l'eau, imbiblez de cette eau un linge de toile qu'on laissera en place toute la nuit.

Je n'ai, pour ma part, expérimenté aucune de ces recettes.

(86) Dr Fournier.

(87) *Le Vieux Quercy*, par E. Sol, archiviste diocésain à Cahors, lauréat de l'Institut et correspondant du Ministère de l'instruction publique. Paris, Nourry, 1929

Voici maintenant, groupés autour du nom des affections les plus répandues, les remèdes les plus connus et les plus employés dans chaque région.

Ce sont les recettes contre, *les verrues, les affections de poitrine, les vers, les fièvres.*

Les verrues. — Les verrues sont fréquentes : tout le monde en a plus ou moins. Les paysans les divisent en deux grandes familles : les hautes, craquelées, importantes, et les petites.

Cette année, j'ai constaté la guérison d'une quantité de verrues que M. V..., de la Croix-Rouge, avait sur les mains. « On » lui indiqua une espèce d'euphorbe « lou tète-lat ». Tous les jours, et plusieurs fois par jour, il cueillait la plante et frottait sa verrue avec le jus qui en coulait. Au bout de huit jours, la verrue était noire comme de l'encre, et, le quinzième il n'y avait plus rien.

Sur les petites verrues planes, on m'a signalé quelques échecs; mais je dois reconnaître qu'il s'agissait d'enfants, qui n'appliquaient peut-être pas le traitement avec une grande régularité.

Quelque merveilleux que soit ce remède, on ose le contester pourtant.

A Domme et dans les environs, tous les gens ont été gâtés par Pipette; on emploie le lait de figuier, sans aucun résultat d'ailleurs. Mais en souvenir des cures merveilleuses qu'ils ont vues, mes compatriotes conservent cette pratique.

Pipette, en effet, n'avait pas besoin de plantes; n'importe quoi faisait effet, même la sueur blanche dont sont couverts les chevaux en été. Son simple attouchement faisait sécher et tomber les verrues, comme il arriva à une petite bonne de ma grand'mère, qui en avait les mains couvertes :

Nous remontions de la porte de la Combe, en revenant du Colombier, quand Pipette nous croisa :

« Hé ! qu'as-tu là, petite ? dit-il. Pourquoi gardes-tu ça ? c'est vilain à ton âge !

— J'ai bien essayé de les faire tomber, mais rien n'y a fait.

— Alors, approche un peu. Donne-moi ta main. » Et, devant

ma grand'mère, il passa sa main sur celle de la « drollo », caressa les verrues : « Va-t-en, lui dit-il, ça y est. » Au bout de quelques jours les verrues tombèrent, laissant à peine leur trace.

A Doissac, un spécialiste compliquait un peu la franche méthode du vieux Pipette. Un de ses clients, âgé d'une quarantaine d'années, m'a raconté de la façon suivante ⁽⁸⁸⁾ comment il avait été guéri en 1906 :

« J'étais alors, dit-il, sur le point de me marier, et j'avais sur le front une énorme verrue; le suc de figuier, l'herbe de la veruga (orone), rien n'y avait fait, et j'en étais très ennuyé. Nous habitions à cette époque une maison à flanc de coteau, d'où un chemin dévalait jusqu'à la source, 100 mètres plus bas.

» Le sorcier, qui travaillait chez nous, témoin de mon ennui, me dit de le suivre. Il prit quelques pois secs et me dit qu'il ne pourrait faire qu'avec de l'eau de source; nous descendîmes donc à la fontaine. Là, il cassa les pois en deux et, après les avoir trempés dans l'eau, il les appuya sur les verrues: Puis il me dit : « Ça y est, mais ne tourne pas la tête en revenant chez toi. » Je n'étais pourtant pas superstitieux, mais je le fis. Le lendemain il n'y avait plus qu'une trace rose, et vous pouvez le voir, la verrue n'est pas revenue. »

Du côté de Salviac, Cazal et Saint-Céré, on se sert, sans succès généralement, des petits artichauts des vieux murs (joubarbe), et qui sont employés un peu partout contre les cors aux pieds.

Dans le Nontronnais, on ne parle que de l'herbe « de la veruga », qui a depuis quelque temps, m'a dit un vieux curé, une grand vogue en Sarladais.

Mais rien ne vaut, paraît-il, un remède difficile à ordonner, sinon rare : les règles fraîches de femme, dont j'ai déjà parlé.

(88) M. L... P..., Saint-Laurent-la-Vallée.

Le mal de poitrine. — Sans avoir « lou purési », on est souvent incômodé par un rhume de cerveau. Voici comment le soignait le père de M. A...

Quand il se sentait « enchifrené »⁽⁸⁹⁾, il faisait bouillir dans une bassine, du thym, du serpolet et de la graine de foin. Quand le tout bouillait bien, il se mettait, nu jusqu'à la ceinture sur une chaise basse, devant le chaudron fumant, et se faisait recouvrir d'une couverture de laine. Quand la sueur arrivait — et ça ne tardait pas — il faisait un bon chabrol et allait au lit.

Ce remède est violent, mais ne compte pas un échec. En voici des succédanés inférieurs.

D'abord on peut prendre deux grosses poignées de graines de foin, les ébouillanter et faire avec une fumigation; n'est-ce pas par analogie avec le nom de la maladie : le rhume des foins ?

On peut encore — et ceci est un remède barbare — prendre de la braise sur une pelle à feu, y mettre du sucre, et respirer à pleines narines la fumée âcre et épaisse qui s'en dégage⁽⁹⁰⁾.

Le simple rhume, sans transition, peut se transformer en terrible « purési », affection qui comprend toutes les congestions du poumon et même la pleurésie, d'où, peut-être, son nom. Le paysan le craint, mais ne fait, en général, le diagnostic qu'après la mort, lorsque, comme il arrive à certains cadavres, il se produit une espèce de vomique de sang noir.

Malheur au médecin qui n'en a pas parlé avant ! Il est de toute évidence « qu'il n'y a rien connu ».

Pour le traiter, d'ailleurs, les remèdes sont rares. On ne connaît guère que la pulmonaire, la capillaire, et, dans les cas désespérés, l'universelle saignée.

Les vers. — Rien ne tourmente les enfants comme les vers ! C'est la plaie de notre Périgord. On en a vu sortir par les yeux et les oreilles; ils donnent des convulsions, des cris-

(89) Enchifrené : mal à l'aise.

(90) Mlle M. a essayé deux fois, dont une avec succès.

pations, ils obscurcissent les idées, empêchent de grandir, coupent l'appétit, donnent le haut mal. Et ce ne sont pas des fruits de l'imagination. Il faut croire que les noix, l'huile de noix et les châtaignes les attirent, car la population en rend des quantités.

Que faire ? On utilise partout la fougère mâle, l'écorce de grenadier, la graine de citrouille, mais ces plantes n'ont pas beaucoup de vogue.

On préfère l'orone et le collier de gousses d'ail, que l'on utilise partout et que j'ai moi-même porté. C'est le plus connu et on le dit très efficace, car il empêche les vers de monter jusqu'à la gorge et d'étouffer l'enfant. La population raffinée de Sarlat emploie de préférence le lait de jument, qu'il faut aller chercher au loin, car chez nous les ânes sont beaucoup plus nombreux que les chevaux. On m'a cité le cas d'une femme de Gaumiers dont les crises étaient conjurées net par ce remède. Mais ces crises, je dois le reconnaître, ressemblaient fort à des accès de haut mal, ou mal comitial, dont la guérison était ainsi assurée.

A Saint-Amand-de-Coly et à Saint-Geniès, où la race est dure, on traite ces pratiques de petits remèdes, car on emploie le suivant : on fait brûler une plume de la queue d'un coq — rouge si l'on en a — et l'on s'approche doucement et lentement du malade. Il faut se garder d'avancer trop vite, car le remède est si énergique qu'il tuerait net les vers, dont les cadavres étoufferaient l'enfant en obstruant la trachée (« la courniolle ») ⁽⁹¹⁾.

Les fièvres. — Il y avait, aux temps anciens, des myriades de moustiques en Périgord. Il est vrai que les marais y étaient nombreux; il en reste bien quelques-uns de-ci de-là, dans la vallée de Vitrac pour ne citer que celle-là, mais ils semblent être devenus inoffensifs et l'on n'entend plus guère parler de fièvres.

Il n'en était pas de même jadis, et, comme aux colonies,

(91) Dr Delmas, Sarlat.

chacun, peu ou prou, avait les fièvres. C'était la quarte ou la tierce, on s'essayait à la guérir. Chaque sorcier avait sa manière : Pipette, je l'ai raconté, les faisait passer dans un arbre ou une bête. D'autres, comme le sorcier de Daglan, en tirant sur les doigts de leurs malades, en faisaient sortir avec les fièvres une abondante sueur.

« Lou Bierné », ou « sanaïre » ⁽⁹²⁾ de Domme, eut aussi un beau succès chez Mme X... Après imposition de mains et divers traitements, il lui fit traverser la Dordogne en aval de Castelnau : elle devait tenir dans sa poche un paquet de sel plié dans un journal, en regardant fixement Feyrac, sans tourner la tête vers Beynac. La femme fut guérie ; il est vrai qu'elle prenait aussi de la petite centaurée.

Mais à la vérité ce sont des cas exceptionnels, et on ne guérit que rarement des fièvres.

Le petit-chêne est employé sans résultat, et c'est en vain que locoutounetto avala, m'a-t-elle certifié, une décoction de fiente de poule : un plein verre.

Le café de haricots a réussi à un soldat périgourdin qui avait rapporté les fièvres des Dardanelles, mais c'était une maladie étrangère.

Bref, dans le département, aucun de ces remèdes ne l'a emporté sur les autres ; à la faveur de quelque cure, chacun a connu la vogue, mais pour retomber bientôt dans l'oubli.

(92) Lou Bierné : Châtreur.

QUATRIÈME PARTIE

LA PROPHYLAXIE CONSEILS POUR LES ACCOUCHEMENTS

Les sages d'autrefois qui valaient bien ceux-ci,
Crurent, et c'est un point encore mal éclairci,
Lire 'au ciel les bonheurs ainsi que les désastres

.....
On a beaucoup raillé, sans penser que souvent
Le rire est ridicule autant que décevant,
Cette explication du mystère nocturne.

(VERLAINE, *Poèmes saturniens*.)

1

Influence de la lune sur le tempérament, le sexe et la santé.

Je ne voudrais pas être partial, mais il me semble qu'elle est plus sorcière, plus sournoise que partout ailleurs, la lune de chez nous quand, au bout du champ qui monte, elle apparaît l'hiver, derrière nos châtaigniers bossus et nos noyers épouvantés.

Aussi elle régit en maîtresse le rythme de la vie des Périgourdins et éclipse toutes les autres influences astrales.

C'est elle qui fait pourrir le bois quand il a été coupé en mauvaise lune.

Quand elle n'est pas descendante, la salade fleurit, ainsi que les épinards.

L'ail et l'oignon subissent aussi son influence, et si on veut

éviter que les parasites n'abîment la récolte de fève, il faut ménager la lune.

Quand elle brille, il faut la consulter et, quand on ne la voit pas, la vie à la campagne est bien ralentie.

Son pouvoir ne s'arrête pas là, elle régit la vie de l'homme et préside à sa naissance et, qui sait, peut-être, à son sexe.

Voici quelques règles précises pour avoir un garçon et surtout l'aîné; ce qui a chez nous une importance considérable, car on peut après lui être tranquille et clore là sa descendance.

D'abord, il faut que la conception se fasse en lune descendante, le dernier quartier est le meilleur moment. Mais calculer le jour de façon à ce que la naissance ne se produise pas pendant une époque où il n'y a pas de lune. On sait, en effet, que les petits poulets qui éclosent ces jours-là ne peuvent arriver à percer leur coquille; la naissance enfin, pour qu'on ait les plus grandes chances de succès, doit se faire en lune nouvelle.

Ce n'est pas tout : pour être sûr que la conception se fasse au bon moment, il est prudent (toutes ces règles étant sauvegardées), de n'avoir de rapports avec sa femme qu'immédiatement après la fin de ses *menstrues*.

On m'a confirmé plusieurs fois l'exactitude de ces règles : mais elles sont, j'en conviens, difficiles à appliquer, et voilà pourquoi on voit souvent chez nous une fille arriver première neuf mois après les noces.

La lune a encore des quantités d'influences qui obéissent à deux lois :

Tout ce qui se fait en lune grossissante, du premier quartier à la pleine lune, est destiné à grandir, à pousser, à se reproduire;

Tout ce qui se fait en lune descendante, de la pleine lune au dernier quartier, meurt, dépérit, ou reste stationnaire.

L'absence de lune est donc le plus mauvais moment, la pleine lune le meilleur, pour faire tout ce qu'on désire voir réussir.

Ainsi : pour rendre les poils épais, les faire couper le troi-

sième jour de la nouvelle lune; peser les enfants en lune décroissante est « maljovent », c'est-à-dire néfaste, etc...

Son influence est si grande et la croyance si enracinée qu'on ne fait pas la lessive pendant la semaine sainte chez nous, un homme de la maison mourait dans l'année.

Plusieurs médecins m'ont signalé qu'ils étaient dérangés pour des accouchements, par série ce qui n'a rien d'étonnant, mais aussi presque toujours au moment de la pleine lune⁽¹⁾. Ils ont remarqué, avec quelques exceptions bien entendu, que les contractions utérines étaient plus vives et meilleures à ce moment-là⁽¹⁾.

II

Conseils et dictons.

Si, comme maître Ramon⁽¹⁾, il faut connaître l'influence de la lune :

Et quand elle est bonne et quand elle est mauvaise
Et quand elle pousse la rive et quand elle l'arrête

il faut encore savoir quelques principes de prophylaxie et d'hygiène paysanne, pour avoir toutes les chances de se bien porter.

Les deux grandes maladies dont il importe d'abord de se protéger sont : le cancer et la tuberculose, qui passent toutes les deux pour contagieuses.

Pour la tuberculose, on a remarqué l'immunité remarquable des moutons et des chèvres et aussi des gardiens de troupeau les « crabiers », d'où peut-être la valeur symbolique du poil de bouc suspendu dans un sachet pour empêcher la contagion.

Quand on sent les premiers symptômes du mal, il est utile d'aller coucher dans l'étable des moutons et de prendre des infusions de feuilles de noyer.

(1) Maître Ramon. Père de Mireille.

Le cancer est un être vivant qui s'attaque à la viande fraîche, d'où le traitement qui consiste à appliquer un bifteck saignant sur les cancers externes; mais ce remède ne réussit pas toujours, il importe alors de se préserver de la contagion.

Pour cela on suspend un morceau de viande saignante à la poutre du plafond, en le changeant tous les deux ou trois jours, tant que dure l'agonie. Le cancer est attiré là quand, après la mort du malade, il cherche où se poser. Mais il y a quelques aléas, tandis que, lorsqu'il s'agit d'un cancer de l'utérus, la chose est bien facilitée, puisque le cancer n'a qu'une porte de sortie.

On met donc entre les cuisses de la mourante la moitié d'une poule noire que l'on vient de sacrifier. On réserve l'autre moitié au cas où l'agonie se prolongerait. La malade morte on enterre profondément la demi-poule ou le morceau de viande ⁽²⁾.

Voici enfin quelques conseils que l'on donne généralement : S'asseoir à l'ombre d'un noyer quand on a chaud donne le « purési ». Aller à la selle dans des cabinets recouverts de vigne vierge, donne des hémorroïdes; de même le papier écrit et surtout imprimé prédispose à cette affection. Faire des cercles de feu avec un sarment de vigne incandescent donne aux enfants l'incontinence d'urine nocturne. Ne jamais peser les enfants en mauvaise lune. Pour qu'ils soient intelligents, s'abstenir de leur tailler les ongles pendant la première année; pour qu'ils soient jolis et chantent fort et juste, faire cette opération pour la première fois sous un rosier blanc ⁽³⁾. Il est recommandé aux femmes de ne pas se changer de linge durant la durée de leurs menstrues.

Si on a enfreint une de ces règles, ou si, pour une raison ou pour une autre, on ne se sent pas bien, il reste à faire le chabrol, qui est la panacée universelle.

Après avoir mangé la soupe, c'est-à-dire les morceaux de

(2) Employée fréquemment du côté de Gourdon. Renseignement dû à l'obligeance du Dr Franc.

(3) Coutume très répandue.

pain et les légumes qui nagent dans le bouillon, on prend une cuillerée supplémentaire de bouillon bien chaud et on ajoute un demi-verre de vin rouge. On boit tout d'un coup à même l'assiette, qui est profonde et qu'on appelle chez nous « calotte », à cause de sa forme.

Et si le soir tout n'est pas rentré dans l'ordre, il faut absolument suer.

La sueur est le remède universel pour toutes les maladies. Voici d'ailleurs une histoire qui montrera et l'importance qu'on y ajoute et le parti innocent que les médecins savent en tirer (4).

Un vieux médecin, après une longue tournée à travers terres et combes, rejoignait péniblement sa voiture et son cocher, restés sur la route. Au moment où ils s'apprêtaient à monter en voiture, heureux de rentrer chez lui, un paysan court vers lui le prie d'aller voir un malade sur un tertre lointain et lui apprend que le malade « est dans les sueurs ».

« Ah! il est dans les sueurs, dit-il, je ne puis aller le voir ce soir, il ne faut pas troubler cette bienfaisante transpiration, j'irai demain matin. »

Et le vieux confrère, c'était à l'époque hippomobile, put entrer tout doucement chez lui.

III

Quelques coutumes ayant rapport avec les accouchements.

Malgré tout ce que j'ai pu dire sur la lune, on n'est souvent pas très fixé sur le sexe au moment de l'accouchement, car si les règles sont difficiles à expliquer, il est encore plus compliqué de savoir si elles n'ont pas été enfreintes. Le médecin est souvent bien embarrassé. Sera-ce un garçon ? Les matrones ergotent : les filles sont plus remuantes, etc. Mais en examinant la femme, souvenez-vous du proverbe : « Ventre pointu, sexe fendu ». On peut se tailler ainsi parfois de beaux succès et une vraie réputation.

(4) Due à l'obligeance du Dr Pierre Bernard, du Bugues.

Quand on est appelé auprès d'une femme en mal d'enfant, il ne faut pas s'étonner de la saleté de ses dessous. Le linge propre prédispose aux hémorragies et les plus scrupuleuses ou les plus timorées demandent, à la plus vieille femme de l'assemblée, sa chemise. Elle est, de ce fait, à peu près sûre, il faut le reconnaître, de n'avoir pas du linge propre.

Mais les cris se succèdent et ne se précipitent pas. Le mari est nerveux, il arpente la cuisine attenante à la chambre, la belle-mère, heureuse et fière de son fils, prépare la layette, et surtout le repas qui clôturera la cérémonie de l'accouchement.

Cependant la mère s'affaire autour de sa fille : il faut soulager la pauvre enfant.

Il y-a, dans chaque maison périgourdine, une espèce de grosse casserole en cuivre percée de trous sur le dessus et longuement emmanchée : c'est un chauffe-lit. Si donc les douleurs tardent, on remplit ce chauffe-lit de braise et on le glisse sous les draps, entre les cuisses de la parturiente. On peut y ajouter quelques herbes aromatiques, pour faire une sorte de fumigation utérine. Les douleurs se précipitent, paraît-il, aussitôt et l'enfant arrive. On lui coupe le cordon, on le lie et on le livre à ses ligoteuses, qui le saucissonnent dans son « bré ».

Tout n'est pas fini alors. On sait à la campagne que les hémorragies de la délivrance sont terribles, aussi a-t-on cherché à les prévenir. Pour cela, le linge propre disposant toujours aux hémorragies, il paraît que l'on va quelquefois chercher les couvertures qui couvrent les bœufs pour les placer sur la jeune mère. On lui donne aussi, pour favoriser le décollement intégral du placenta, un épi de maïs égrené qu'elle tient dans la main gauche. Et si, malgré toutes ces précautions, l'hémorragie arrive, vite on casse un œuf frais sur le front et à l'aide d'une chaise renversée sous la femme on la place dans une espèce de position de « Trendelenburg ». Pour cela on met le dos du dossier sous les cuisses de la malade, de façon que le creux poplité appuie sur la partie postérieure du siège.

Dans d'autres régions, deux hommes prennent l'accouchée

par les pieds et la maintiennent quelques instants ainsi la tête en bas.

Ces remèdes sont souvent employés avec succès ⁽⁵⁾.

La délivrance faite, il est prudent, si la femme veut nourrir, de lui donner un peu de son placenta, celui qui a servi à guérir toutes les taches vineuses des environs.

Ceci fait, on peut alors aller manger la poule qui a été tuée au moment où les premières douleurs se faisaient sentir.

Voici à peu près tout ce que j'ai recueilli, en écoutant parler nos vieux et nos vieilles; en les soignant au hasard de mes remplacements: Paulhiac, Saint-Céré, Castillon, Sarlat; en me mêlant à leur vie; en m'asseyant au coin du banc de la cuisine pour boire la « goutte » d'eau-de-vie de marc; en faisant chabrol avec eux, ou le soir, à la veillée, en mangeant des châtaignes arrosées de vin blanc; car c'est en refaisant les gestes anciens que les souvenirs affluent.

C'est encore dans les « téoulades » ⁽⁶⁾ des moissons ou des vendanges qu'ils se sont penchés sur moi, m'ont appelé leur bon médecin et m'ont fait leurs confidences.

Cependant, bien que la plupart de ces remèdes aient à leur actif quelques succès thérapeutiques, je ne les crois pas destinés aux honneurs et à une vogue nouvelle; et je conclurai philosophiquement comme ce sage médecin du XVIII^e siècle :

« On s'entend bien qu'étant composés d'ingrédients communs et même dégoûtants, ils seront méprisés et rejetés par les riches et par les personnes qui, affectant en tout des airs de grandeur, même jusque dans l'usage des remèdes, n'estiment que ceux dans lesquels il n'entre que des drogues rares, venues de l'Inde à grands frais, et dont cependant, très souvent, l'effet le plus sensible est de vider leur bourse sans leur rendre la santé, pendant que les gens du commun se guérissent promptement et parfaitement des mêmes maladies par des remèdes simples et familiers. »

(5) Dr Fauvel, de Sauveterre.

(6) Téoulades : repas qui réunissent un grand nombre de paysans.

CONCLUSIONS

I. — Les remèdes utilisés à la campagne ne sont, en général, que d'anciens remèdes employés dans la médecine des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, et déformés, parfois légèrement, par des esprits avides de mystérieux.

II. — La thérapeutique par les plantes tire sa force de l'habitude. Les plantes employées ne sont ni plus ni moins efficaces que celles formulées journellement en médecine et avec lesquelles souvent elles se confondent.

III. — Il est fréquent de trouver à l'origine de chaque pratique empirique — même de celles qui paraissent quelquefois les plus absurdes — une idée médicale juste et parfois des plus modernes.

Vu : *Le Doyen*,
C. SIGALAS.

Vu, BON A IMPRIMER :
Le Président,
P. MAURIAC

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 14 décembre 1931.
Le Recteur de l'Académie,
F. DUMAS.

